

# SHANGHAI LA MAGNIFIQUE

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Le Pique-Nique du Diable. Un tour du monde des fruits défendus* (Noir sur Blanc, 2008)

*La Mer engloutie. Le poisson de nos assiettes aura-t-il la peau de la planète ?*  
(Noir sur Blanc, 2010)

TARAS GRESCOE

SHANGHAI  
LA MAGNIFIQUE

Grandeur et décadence  
dans la Chine des années 1930

*Traduit de l'anglais (Canada)  
par Odile Demange*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Shanghai Grand*

Copyright © 2016 by Taras Grescoe  
© 2019, Les Éditions Noir sur Blanc,  
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-562-0

*À Erin l'admirable, à Desmond l'intrépide  
et au noble nouveau-né Victor:  
notre avenir commun est magnifique.*



## Sommaire

<i>Carte: Shanghai en 1935</i> .....	12
--------------------------------------	----

Prologue .....	15
----------------	----

### Première partie

1. Shanghai, 28 janvier 1932 .....	33
2. Au confluent entre la Chine et le monde.....	45
3. Le pari de Sassoon.....	55

### Deuxième partie

4. Saint-Louis, 27 mai 1916 .....	73
5. La carrière d'une garçonne .....	77
6. Shanghai la Magnifique.....	97
7. Mickey arrive à l'hôtel.....	121
8. La scène de Shanghai.....	135

### Troisième partie

9. Shanghai, 12 avril 1935 .....	151
10. Cathay et la muse .....	155
11. Le fantastique Mr Pan .....	173
12. Cosmopolis-sur-Whangpoo .....	185

## Quatrième partie

13. Shanghai, 3 novembre 1936.....	203
14. L'ascension des bandits nains.....	225
15. Sweetie Pie va à Nankin .....	245

## Cinquième partie

16. Shanghai, 14 août 1937.....	253
17. Après le Samedi noir .....	265
18. L'île solitaire.....	279
19. L'éveil après la torpeur .....	301

## Sixième partie

20. Shanghai, 1 <sup>er</sup> août 1941.....	319
21. Dernière lueur dans un monde obscur .....	327
22. L'heure du départ.....	347
23. Règlements de comptes.....	367

<i>Épilogue</i> .....	385
-----------------------	-----

<i>Remerciements</i> .....	411
----------------------------	-----

<i>Abréviations</i> .....	417
---------------------------	-----

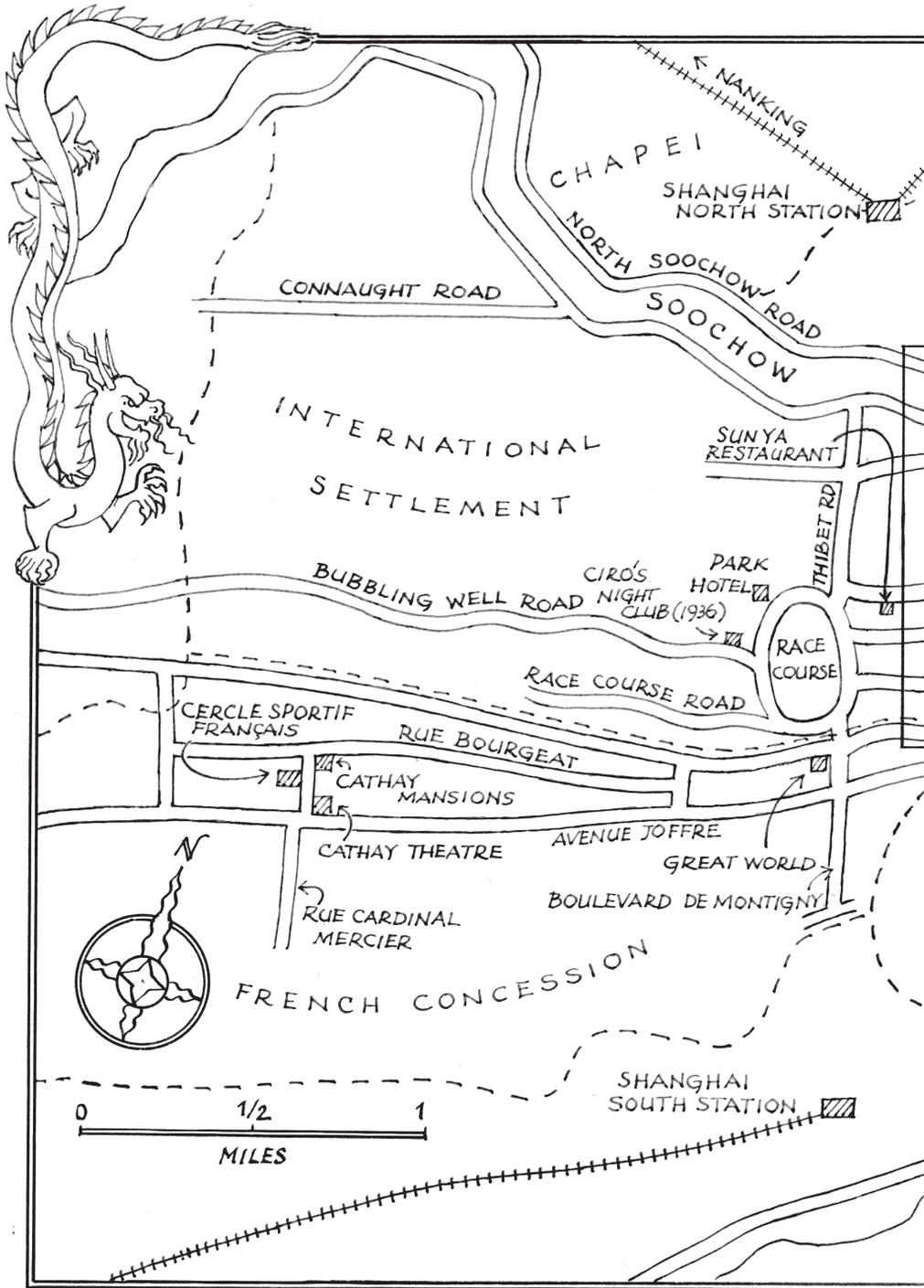
<i>Notes</i> .....	419
--------------------	-----

<i>Crédits et autorisations</i> .....	455
---------------------------------------	-----

<i>Bibliographie</i> .....	459
----------------------------	-----

<i>Index</i> .....	469
--------------------	-----





SUNYA RESTAURANT

CONNAUGHT ROAD

CHAPEI

SHANGHAI NORTH STATION

NORTH SOOCHOW ROAD

SOOCHOW ROAD

INTERNATIONAL SETTLEMENT

BUBBLING WELL ROAD

CIRCUS NIGHT CLUB (1936)

PARK HOTEL

THIBET RD

RACE COURSE

RACE COURSE ROAD

CERCLE SPORTIF FRANÇAIS

RUE BOURGEAT

CATHAY MANSIONS

CATHAY THEATRE

AVENUE JOFFRE

GREAT WORLD

RUE CARDINAL MERCIER

BOULEVARD DE MONTIGNY

FRENCH CONCESSION

SHANGHAI SOUTH STATION

0 1/2 1  
MILES





## Prologue

*Village aquatique de Zhujiajiao,  
municipalité de Shanghai, 28 mars 2014*

Les indications de la famille Shao étaient exactes.

Devant l'arrêt de bus de Zhujiajiao, un conducteur de cyclo-pousse en casquette de peintre beige avait jeté un coup d'œil à la carte en noir et blanc que j'avais imprimée au centre d'affaires de mon hôtel et avait marmonné : « *Hao, hao, hao.* » Jetant sa cigarette, il m'avait fait signe de prendre place derrière lui sur le siège capitonné, et je l'avais regardé se dresser sur ses pédales, les pieds chaussés de tennis innommables, mobilisant tout son poids pour obtenir un minimum d'élan. À l'approche du premier d'une demi-douzaine de ponts en dos d'âne, il s'était incliné en avant pour actionner l'interrupteur d'un moteur électrique trafiqué. L'ascension se faisant sans effort de sa part, il s'était rassis sur sa selle et nous avons pu profiter l'un comme l'autre d'un panorama chinois immémorial : un paysage aquatique de sampans de bois à fond plat, aux dais décorés de lampions de papier rouge, qui montaient et descendaient à coups de perche les canaux d'un village d'autrefois.

Lorsque nous nous sommes arrêtés devant une architecture fortifiée entourée d'un fossé et de sculptures fantasques de jeunes flûtistes chevauchant des carpes géantes, j'ai relu le texte du dernier message que Perle m'avait envoyé.

« Quand vous serez à l'intérieur du cimetière, regardez sur la gauche, le troisième ensemble. La concession de mes

grands-parents se trouve au milieu de la première rangée<sup>1</sup>. » Un moine bouddhiste au crâne rasé et en robe ocre m'a fait signe de franchir une loge coiffée d'avant-toits rebiqués et je me suis dirigé vers une série de pierres tombales rectangulaires étroitement serrées, dont la rangée extérieure donnait sur une minuscule parcelle de pelouse clôturée, émaillée de taches brunes.

J'ai découvert ce que je cherchais dans le douzième lopin. C'était une photographie de mariage officielle d'un jeune homme et d'une jeune femme, encadrée dans la surface de granit lisse de la pierre tombale. Les autres sépultures étaient, pour la plupart, surmontées de photos en buste mal éclairées d'hommes en costumes occidentaux ou de femmes arborant des permanentes bouffantes et des chemisiers à fanfreluches. La composition soignée de ce portrait et les robes de soie à col montant du couple témoignaient de l'élégance d'une époque moins austère. L'ovale presque parfait du visage de la femme, répété, tel un anneau de fumée se dissipant, par le cadre elliptique qui l'entourait, était contrebalancé par un chignon bas et vaporeux dont la courbe s'alignait sur celle de ses minces sourcils, du même noir que ses cheveux. À un angle de sa bouche, j'ai décelé un soupçon de fossette. Son sourire, comme celui de son compagnon, était calme et satisfait, suggérant des secrets d'enfance partagés qui s'étaient transformés, au début de l'âge adulte, en une confortable complicité.

C'était l'homme du portrait, cependant, qui a retenu mon attention. Ses cheveux de jais étaient lissés en arrière, dégageant un haut front et des sourcils amusés au-dessus d'yeux qui évoquaient, comme l'avait exprimé un admirateur, « des grains de raisin noir sur un plat de jade blanc ». Il était chinois, et pourtant, le bas de son visage – lèvres pleines, menton carré et long nez aquilin aux narines élégamment obliques – rappelait le Proche-Orient plus que l'Extrême-Orient. Alors qu'il apparaissait ici rasé de près, il se présentait plus souvent avec une fine moustache et une barbiche qui, lorsqu'il revêtait les longues robes de l'érudit confucéen, évoquaient tout à la fois un héros romantique méditerranéen et les mystères de l'Orient. Mi-cheikh à la Rudolph Valentino, mi-Fu Manchu interprété par Warner Oland, vedette hollywoodienne depuis

longtemps oubliée, il incarnait une irrésistible combinaison d'Est et d'Ouest.

La pierre tombale portait les noms du couple, confirmait qu'ils étaient mari et femme, et indiquait leurs dates de naissance (1905 pour elle, un an plus tard pour lui). Elle consignait aussi la date de leur mort : lui en pleine Révolution culturelle, elle l'année où les troupes gouvernementales ont fauché à la mitrailleuse et au fusil d'assaut les manifestants de la place Tian'anmen assoiffés de démocratie. Alors que le verso des pierres tombales voisines était vierge, une inscription figurait au dos de la leur : quatre colonnes de caractères étaient gravées dans le granit, un total de vingt-huit idéogrammes rose vif. En le prenant en photo, je me suis promis de faire traduire ce texte dès que j'aurais regagné l'hôtel. J'espérais qu'il m'offrirait une clé du mystère qui m'avait fait revenir en Chine.

Pour l'heure, cependant, l'énigme restait entière. La piste que j'avais suivie s'achevait devant cette tombe exiguë d'une banlieue écartée de Shanghai.

L'homme inhumé au cimetière de Gui Yuan est connu des Chinois qui parlent mandarin sous le nom de Shao Xunmei. De son vivant, les locuteurs du dialecte Hu, qui restait la principale langue véhiculaire de quatorze millions d'habitants dans la région de Shanghai, l'appelaient Zau Sinmay<sup>2</sup>. Avant la Seconde Guerre mondiale, plusieurs centaines de milliers de lecteurs occidentaux l'ont connu sous le nom de Mr Pan, poète et éditeur charmant et chimérique doté d'une ribambelle d'enfants, d'un père débauché et bon à rien, et d'une épouse d'une patience à toute épreuve. Ses mésaventures, relatées dans une série d'épisodes publiés par le *New York Times* à la fin des années 1930, humanisèrent le Chinois prétendument impénétrable aux yeux d'un public occidental cultivé. Pour ses admirateurs littéraires, Zau Sinmay fut l'un des premiers écrivains à introduire dans l'empire du Milieu la sensibilité propre à l'Europe fin de siècle. Dans le roman à succès intitulé *Les Marches du soleil*, il apparaissait sous les traits de Sun Yui-loong qui, après avoir fait perdre la tête à l'héroïne, Dorothy Pilgrim, en récitant des poèmes entre des bouffées d'opium, se révèle un amant passionné bien que désespérément volage<sup>3</sup>. Pour Christopher Isherwood et W. H. Auden, qui débarquèrent en Chine au moment même

où la première vague d'invasion japonaise arrivait à l'embouchure du Yang-Tsé, il était M. Zinmay Zau, le seul auteur chinois contemporain dont ils inclurent les vers traduits en anglais dans leur *Journal de guerre en Chine*, un récit de voyage unique en son genre<sup>4</sup>. Éditeur novateur de *manhuas*, les ancêtres des mangas qui firent sensation auprès du public populaire dans le Shanghai prérévolutionnaire<sup>5</sup>, Sinmay verrait ses traits caricaturés par les dessinateurs humoristiques tandis que les déboires de son père dissolu étaient parodiés dans *Mr Wang*, une bande dessinée à parution hebdomadaire relatant les tentatives comiques d'un aristocrate impécunieux pour sauver la face en évitant ses cohortes de créanciers<sup>6</sup>.

Au moment où il ferait la connaissance d'Emily Hahn, dite «Mickey», l'aventurière originaire du Missouri qui deviendrait sa concubine (et finalement sa deuxième épouse par le biais d'un mariage de convenance compliqué), il se serait transformé en directeur d'une société qui, grâce à une machine à héliogravure de fabrication allemande, alors la plus moderne de Chine, sortait à la chaîne des hebdomadaires en couleurs sur papier glacé – ce qui ne l'empêchait pas d'arborer les longues robes brunes et les moustaches d'un érudit mandarin.

La chronique sincère de leurs relations que traça sa maîtresse américaine dans le *New Yorker* fit de lui une célébrité internationale et souvent le seul Chinois que les membres de l'intelligentsia internationale tenaient à rencontrer quand leurs paquebots faisaient escale à Shanghai. Sinmay était l'incarnation du fantasme orientaliste le plus criard d'un poète français décadent.

Le mode de vie de ce cosmopolite, ancien élève de Cambridge, suscitait l'admiration respectueuse des écrivains de Shanghai. «La résidence du jeune maître est l'une des maisons les plus cossues de Shanghai», écrivait un contemporain.

Construite entièrement en marbre, entourée d'un grand jardin, et desservie par huit larges chemins carrossables, cette bâtisse occidentale se situe au milieu d'une configuration qui ressemble à celle de huit trigrammes. Au centre de la maison se trouve le hall dont la magnificence est comparable à la salle du trône impérial... On trouve ensuite le bureau privé du maître, où il reçoit ses invités. Il est paré aussi d'un riche ornement. Sur le

mur est accroché un buste de la poétesse Sappho exhumé de la cité volcanique de Pompéi – cette pièce originale présente une valeur supérieure à cinq mille dollars. Shao possède de surcroît un manuscrit de Swinburne, poète britannique, qu’il a acquis à Londres au prix de vingt mille livres sterling... Au milieu de la salle trône un Steinway, à côté duquel s’empilent des partitions couvertes de peau de serpent couleur émeraude<sup>7</sup>.

Malgré les nombreuses exagérations de cette description de la maison familiale des Zau, rue Jiaozhou (le buste de Sappho était une reproduction et le manuscrit de Swinburne, un des poètes préférés de Zau, était surévalué), l’auteur avait omis quelques autres curiosités : la collection d’ivoires hors de prix de la dynastie Song appartenant à l’écrivain, par exemple, et une toile d’Ingres qu’il avait dénichée à Paris<sup>8</sup>. En un temps où la plupart des habitants de Shanghai vivaient à l’étroit dans des ensembles de maisons en brique alignées et où l’écrivain typique était contraint de louer une chambre en entresol au-dessus de la cuisine d’une autre famille, la richesse farmineuse de Zau suscitait l’envie et parfois une hostilité pure et simple.

Pour les lecteurs américains, Pan Heh-ven, puisque c’est sous ce nom qu’ils le connaissaient grâce aux épisodes du *New Yorker*, poussa son chant du cygne en mars 1940 avec le récit d’un voyage périlleux entrepris derrière les lignes japonaises pour récupérer les rares objets restés sur les étagères du bureau de prêteur sur gages de la famille, dans une petite bourgade provinciale des environs de Nankin<sup>9</sup>. Au xx<sup>e</sup> siècle, les dernières nouvelles que les lecteurs recevraient de Zau figureraient dans un article de Mickey Hahn publié à la fin des années 1960, dans lequel elle décrivait comment il l’avait initiée aux rituels de la pipe à opium. Zau Sinmay – connu également comme Shao Xunmei, Sun Yuin-loong, le Verlaine chinois, et l’excentrique Mr Pan si apprécié des lecteurs du *New Yorker* – devint un squelette supplémentaire dans un monde englouti, le Shanghai prérévolutionnaire des gin-fizz et des entraîneuses, des conducteurs de pousse-pousse et des espions bolcheviques.

En cette matinée couverte de mars, le lieu du dernier repos de Zau Sinmay et de son épouse Sheng Peiyu était un camaïeu

de gris. Avec l'aide de sa petite-fille, Perle, les enfants encore vivants de Zau avaient récemment transféré les dépouilles du couple depuis leur caveau de famille – au milieu des pins et des murs de pierre dans la ville d'une beauté proverbiale de Suzhou – pour les inhumer dans ce cimetière surpeuplé de la grande banlieue de Shanghai. En faisant le compte des tombes et des niches abritant des dépouilles incinérées dans les columbariums environnants, j'ai calculé que la population de ces quelques hectares de terrain devait largement dépasser les cent mille individus. C'était une cité des morts, où les existences individuelles avaient été réduites à des pierres tombales de granit disposées à moins de trente centimètres d'écart en une succession de rangées identiques.

Le cimetière reproduisait la forte densité humaine des *shikumen*, les ensembles labyrinthiques de maisons accolées dont les briques noircies par la poussière de charbon ont servi de cadre de vie à la grande majorité des habitants de Shanghai jusqu'à une date récente. À une certaine époque, Sinmay avait tiré une grande partie de ses revenus des loyers que lui versaient les locataires d'ensembles de *shikumen* appartenant à la famille Zau.

À présent, dans la mort, il occupait la moitié droite de la tombe n° 12 de la première rangée de la subdivision A1 de la division est du cimetière de Gui Yuan, dans un faubourg reculé de la municipalité de Shanghai. L'invasion, la révolution, la détention et finalement la mort avaient définitivement rangé un des cosmopolites les plus célèbres de Chine dans la catégorie de ceux que la terminologie réductionniste de la sociologie marxiste appelle des « citoyens insignifiants ».

Avant de regagner mon cyclo-pousse, j'ai sorti un objet de mon sac et l'ai posé au-dessus de la date de naissance de celui que j'avais d'abord connu sous le nom de Zau Sinmay.

C'était un stylo à bille noir – un cadeau bon marché trouvé dans ma chambre – qui portait le nom d'un hôtel situé sur le Bund de Shanghai.

Il contient toute une histoire.

Je suis tombé amoureux de Shanghai – la ville de légende, et la ville d'aujourd'hui – lorsque l'année du cochon a laissé place à l'année du rat, au milieu de nuages de fumée et d'une

odeur de poudre. Dans ses cours et ses ruelles, les explosions lointaines de chaînes de pétards dessinaient la carte sonore d'une ville singulièrement lente à se défaire de son passé. Lors de ma première visite, l'Exposition universelle de 2010 se ferait encore attendre pendant trois ans et le transfert de la population du vieux centre-ville de bois, de brique et de pierre vers les tours de béton, d'acier et de verre des banlieues n'avait pas encore atteint sa vitesse de pointe. Les vieux Chinois que je rencontrais me disaient que j'aurais dû voir la ville quinze ans plus tôt. (C'est, évidemment, ce que disent tous les vieux, où que vous alliez.) J'étais trop occupé à m'émerveiller de ce qui avait survécu au XXI<sup>e</sup> siècle pour prendre la peine de les contredire.

Bien que dûment impressionné par la nouvelle ligne d'horizon miroitante qui s'élevait sur les berges du fleuve dans le quartier de Pudong, je me suis surpris à me promener devant le dôme en bulbe d'une église orthodoxe russe sur le boulevard ombragé de platanes de l'ancienne Concession française, et à prendre un thé complet dans la demeure de style néo-Tudor d'un magnat de la presse britannique disparu depuis longtemps. Un demi-siècle de stagnation, associé à une volonté nouvelle de préserver l'architecture du passé – ne fût-ce que pour servir de toile de fond au tournage de films et à des photos de mariage –, avait conspiré pour préserver une grande partie du vieux Shanghai. J'ai rôdé dans des bâtiments qui auraient pu servir de décor à *Blade Runner*: les couloirs de tours dignes de Gotham, dont les répertoires exposés dans des vitrines contenaient encore les noms d'occupants de l'aristocratie des années 1930, étaient à présent éclairés par des ampoules électriques nues, encombrés de bicyclettes et de scooters, et envahis par l'odeur de préparations d'herboristerie mijotant derrière des portes métalliques fermées à triple tour. Je l'ignorais alors, mais tandis que j'arpentais les trottoirs du quartier jadis connu dans le monde entier sous le nom de Concession internationale, mon imagination élisait déjà domicile dans une ville que je n'avais jamais connue: le vieux Paris coquin de l'Orient, une ville dont les principaux repères avaient été mis en conserve pendant un demi-siècle.

Plus j'en apprenais sur le Shanghai prérévolutionnaire, plus j'étais fasciné par ceux que la vie avait fait échouer sur ses rives.

Il y avait Morris Cohen «Deux Pistolets», un bagarreur juif de l'East End londonien qui, après avoir sauvé la vie à un cuisinier cantonais dans les Prairies canadiennes, fut nommé général du mouvement déterminé à libérer la Chine de trois siècles de domination mandchoue. Il y avait la «princesse» Sumaire, nièce du plus riche maharadja du Pendjab qui, après avoir été mannequin à Paris, scandalisa la bonne société de Shanghai par sa bisexualité affirmée et ses liaisons très en vue avec des aristocrates japonais et des agents de la Gestapo<sup>10</sup>. Il y avait Trebitsch Lincoln, agent triple, professionnel de la métamorphose, dont la carrière – successivement fils de rabbin à Budapest, missionnaire protestant à Montréal, abbé bouddhiste au crâne rasé à Shanghai – n'aurait pas déparé la quatrième de couverture d'un thriller de poche. C'était un défilé d'arnaqueurs, d'intrigants, d'exhibitionnistes, de fourbes et de scélérats autodidactes tel qu'on n'en a jamais rassemblé en un seul lieu – et ils se croisaient tous dans les halls d'hôtels, les clubs fermés et les bouges des quais du Shanghai d'avant-guerre.

Si j'ai été fasciné par les personnalités qui se côtoyaient dans ce «paradis des aventuriers», je suis tombé littéralement amoureux de Mickey Hahn, journaliste née à Saint-Louis et aventurière qui a immortalisé toute cette scène endiablée. Cherchant à oublier un chagrin d'amour, elle était montée à bord d'un paquebot au départ de San Francisco sur un coup de tête et finit par passer huit ans en Chine et à Hong Kong. J'ai eu le *coup de foudre*\* en voyant son portrait, pris à peu près à l'époque où elle échangeait des confidences alcoolisées avec Dorothy Parker dans les toilettes de l'hôtel Algonquin. Sur cette photo, elle a les cheveux courts, le teint pâle accentué par un chemisier noir, et ses lèvres pleines sont entrouvertes tandis qu'elle lève les yeux vers un capucin (un singe nommé Punk) perché sur son épaule gauche. À l'âge d'or de la garçonne, elle avait quelque chose d'une proto-beatnik, une individualiste innée, naturelle. J'ai entrepris de lire ses livres: un récit de voyage sur sa traversée du Congo avec un Pygmée de trois ans; ses réflexions sur ce qui l'avait conduite à braver le sexisme pour devenir la première ingénieure des mines diplômée de

---

\* En français dans le texte.

l'université du Wisconsin; un article sur la vie dans le ranch de D. H. Lawrence au Nouveau-Mexique, où elle avait pris goût à la gnôle à base de maïs et avait dragué les cow-boys en travaillant comme guide<sup>11</sup>. J'aimais son style (audacieux sur le plan vestimentaire, enlevé dans sa prose), son absence totale de snobisme et de préjugés, son cœur fragile mais intrépide. Dans les ouvrages depuis longtemps épuisés qu'elle a consacrés à ses aventures asiatiques, elle me conduisait exactement où j'avais envie d'aller : dans une équipée en pousse-pousse à travers un Shanghai disparu, le long de ruelles où résonnait le cliquetis des tuiles de mah-jong et qu'embaumait le doux parfum du bouillon d'amandes et de la fumée d'opium, corsé par le piquant chimique de l'insecticide Flit.

J'ai fait la connaissance de ses amis, qui étaient nombreux. Il y avait les *taipans*, les riches hommes d'affaires qu'elle prenait plaisir à scandaliser en fumant le cigare dans des boîtes de nuit comme le *Ciro's* et le *Tower Club*, et leurs épouses, les *taïtais*, parmi lesquelles Bernardine Szold-Fritz, dont le salon rassemblait l'intelligentsia chinoise et européenne. (Bernardine, éperdument amoureuse de Zau Sinmay, regretterait amèrement le soir où elle avait présenté le poète à Mickey.) Il y avait des reporters comme Martha Gellhorn, originaire de Saint-Louis elle aussi, qui, au cours de son voyage de noces avec Ernest Hemingway, voulut à tout prix mettre la main sur Mickey pour entrer en contact avec l'armée chinoise. Il y avait les journalistes expatriés en Chine – ce qu'on appelait la « mafia du Missouri » – parmi lesquels John B. Powell, rédacteur en chef du *China Weekly Review* qui fumait une pipe en maïs, et Edgar Snow, qui suivrait un muletier dans les montagnes reculées de la province du Shaanxi et en reviendrait avec les premiers articles d'un Occidental à broser le portrait de Mao Tsé-toung et de son armée rebelle<sup>12</sup>.

Le plus fascinant de tous était sir Victor Sassoon, troisième baronnet de Bombay, qui, après avoir photographié Mickey nue dans le studio privé de sa suite de luxe, fit beaucoup jaser en lui offrant un coupé Chevrolet bleu pastel dans lequel elle sillonnait la ville. Sir Victor, qui parlait l'anglais le plus distingué qu'on pût entendre à Oxford et Cambridge, avait des origines remontant à une antique lignée de juifs séfarades qui avaient servi à la cour du pacha de Babylone et prétendaient

descendre du cinquième fils du roi David. Alors que le monde s'enfonçait dans la Grande Dépression, il faisait sans vergogne la tournée des boîtes de nuit les plus en vogue en haut-de-forme et queue-de-pie, portant généralement au revers de sa veste un œillet fraîchement cueilli dans son propre jardin et évoquant aux yeux du monde entier la caricature d'un multimillionnaire sur la carte « Chance » du Monopoly.

Les amitiés de Mickey ne se limitaient pas aux *Shanghaianders*<sup>\*</sup>, les expatriés privilégiés qui se considéraient comme la classe gouvernante naturelle du littoral chinois. Mickey apprit à parler le shanghaiën et, plus tard, à lire et écrire le mandarin<sup>13</sup>; ses différents appartements devinrent des salons littéraires pour les auteurs chinois et des planques pour les guérilleros communistes en fuite. Ce fut le flirt de Mickey avec Zau Sinmay qui lui permit en réalité de nouer les relations qui feraient d'elle une biographe respectée de la dynastie politique gouvernante de la Chine. Et ce fut leur liaison durable – laquelle sauva la vie de Mickey au moment de l'occupation japonaise – qui creusa peut-être prématurément la tombe de Zau.

Sept ans après mon premier séjour à Shanghai, je revenais d'un cimetière en périphérie de la ville, mes questions sur le sort de Zau Sinmay toujours sans réponse. Depuis mon siège baquet en plastique dans un bus rose pastel filant sur le Huyu Expressway surélevé, je jouissais d'une vue rare sur la métropole. Nous avons beau faire du quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, les tours de verre et de béton ont continué à défiler sous mes yeux pendant presque une demi-heure – des logements empilés sur vingt, trente, quarante étages – de plus en plus serrées au fur et à mesure que nous approchions du Bund. À travers un voile de pollution, j'ai distingué au bord de l'autoroute une enseigne de la State Grid Corporation, le service public chinois de distribution d'électricité dépendant du charbon, dont le néon bleu clignotant promettait « Une énergie propre vers un avenir harmonieux ».

---

\* Alors que « Shanghaiën » désigne à la fois le dialecte parlé à Shanghai et les résidents chinois de la ville, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les résidents d'origine européenne et nord-américaine ont privilégié le terme peu heureux de « Shanghaiander » – sans doute parce qu'il donne une image d'insulaires (« islanders »), entourés par un vaste océan d'humanité.

Après s'être arrêté à un péage à plusieurs voies, mon car s'est fondu dans le flot de la circulation sur la chaussée supérieure de la rue surélevée Yan'an, un chef-d'œuvre de génie civil qui constitue également une voie royale vers le passé urbain. Nous suivions le tracé d'un ruisseau antique<sup>14</sup>, Yang Jin Bang, qui dans les années 1930 s'appelait l'avenue Édouard VII – nom français d'un des rares rois britanniques appréciés de la communauté française de Shanghai –, et marquait la limite entre la Concession internationale et la Concession française. Pendant l'occupation japonaise, cette artère a été rebaptisée Grande Route de Shanghai<sup>15</sup> avant de devenir pendant quelques années, après la Seconde Guerre mondiale, la rue Zhongzheng (du nom chinois du chef nationaliste Tchang Kaï-chek). Depuis les années 1950, c'est la rue Yan'an, en l'honneur de la cachette où Mao Tsé-toung s'est terré après la Longue Marche. Transformée aujourd'hui en voie express surélevée, surmontée d'un entrelacs de passerelles piétonnières, sa partie inférieure éclairée de nuit par des néons projette un éclat d'un bleu glacé sur les rues situées en contrebas.

La construction de cette voie surélevée dans les années 1990 a ravagé le cœur historique de Shanghai, mais quelques repères ont tout de même été préservés. Sur ma droite, les étages supérieurs d'un bâtiment ressemblant à un gâteau de mariage néobaroque dominaient la voie express. Il s'agissait du Great World, un centre de loisirs fantasmagorique, construit par l'inventeur chinois d'un fortifiant cérébral qui s'est vendu comme des petits pains<sup>16</sup>. À son zénith, ce lieu fourmillait d'acrobates, de magiciens, d'acupuncteurs, de conteurs et d'entraîneuses. C'est là que deux bombes à billes tombèrent d'un avion endommagé un après-midi de 1937, tuant plus de mille réfugiés qui s'étaient rassemblés devant le bâtiment pour recevoir des rations de riz – un événement dont certains historiens font le véritable début de la Seconde Guerre mondiale en Asie<sup>17</sup>.

Le Great World, jadis symbole éclatant de décadence, est aujourd'hui une coquille de la superficie d'un pâté d'immeubles, sa longue façade vide hormis quelques boutiques de souvenirs et d'herboristerie. Après avoir atteint la gare de la rue Pu'An, terminus du bus, j'ai franchi une passerelle piétonnière qui m'a conduit à ce qui avait été un des centres névralgiques de

la vie des expatriés du Shanghai d'avant-guerre : l'hippodrome de Shanghai. Rebaptisé place du Peuple, c'est le cœur de la ville, un lieu grouillant d'activités où se rejoignent trois lignes de métro très fréquentées, couronné par une vaste place où l'on trouve des musées, une salle de concerts et un centre d'exposition consacré à l'urbanisme. Contournant sa limite orientale, je me suis dirigé vers l'est, sur la rue de Nanjing, la principale artère marchande de la ville – aorte ou cloaque, selon le point de vue auquel on se place –, depuis les tout premiers jours de la ville en tant que port de traité.

À partir de là, chaque pas me faisait remonter dans le temps et traverser un Shanghai que les décennies n'avaient fait qu'effleurer. Je suis passé devant les grands magasins gigantesques, devant Sun Sun, Sincere et Wing-On dont les enseignes lumineuses vert, orange et rouge clignotaient dans le crépuscule. Je suis passé devant la foule qui faisait la queue face au Sun Ya, un restaurant cantonais de plats à emporter qui dans les années 1930, du temps où Zau Sinmay et son cercle y avaient leurs habitudes, était célèbre pour sa soupe de nids d'hirondelle et pour ses coupes glacées. Je suis passé devant un groupe de dames âgées qui valsaient, altières et gracieuses, dans la rue désormais piétonne au son de la musique d'un lecteur de CD posé sur un banc. Je marchais d'un bon pas, parce qu'un étranger solitaire flânant dans l'artère principale de Shanghai continuait à se faire aborder par des filles qui lui proposaient des « *massagee* » et par des vendeurs à la sauvette en veste de cuir moulante qui sifflaient entre leurs dents : « Qu'est-ce tu veux ? Rolex ? Sac à main ? Jolie fille ? Sexe ? » Je me suis frayé un chemin entre les petits trains de touristes bleus qui avaient remplacé les trolleys électriques et les pousse-pousse humains, jusqu'à l'endroit où la rue de Nanjing amorçe sa douce courbe vers la rive du fleuve ; de là, j'apercevais une pyramide pointue au cuivre oxydé par les intempéries, couronnée par le drapeau rouge et jaune ondoyant de la Chine communiste.

À l'extrémité est de la rue de Nanjing, à l'endroit précis où la ville rencontre le Huangpu – et où le commerce chinois a toujours rencontré la voie d'eau menant vers le reste du monde – se dressait Sassoon House, avec, juste au-dessus, ma destination : l'hôtel jadis réputé dans le monde entier pour être le plus grandiose d'Extrême-Orient.

C'était mon lieu de résidence à Shanghai : l'édifice construit par et pour sir Victor Sassoon, considéré dans les années 1930 comme l'un des cinq ou six hommes les plus riches du monde, qui avait bâti les premiers authentiques gratte-ciel d'Asie et créé les élégants immeubles résidentiels et les boîtes de nuit chics qui avaient donné envie au monde de franchir les océans pour venir voir Shanghai. J'ai poussé une porte à tambour, et mon pas s'est ralenti tandis que je traversais un hall d'entrée qui, des sols de marbre poli aux hauts plafonds à caissons, reproduisait la beauté épurée du style Art déco au sommet de son raffinement.

Le Cathay Hotel était le pied-à-terre de sir Victor à Shanghai ; il y occupait un appartement avec terrasse luxueusement aménagée au onzième étage. C'est dans cet établissement que Noël Coward écrivit sa pièce *Les Amants terribles*, que Charlie Chaplin et Paulette Goddard dînèrent au Dragon Phoenix Restaurant et que Douglas Fairbanks dansa sur la piste de danse en teck, si souple sous les pieds, de la salle de bal du huitième étage. À une époque où les Chinois n'avaient pas accès à des bastions occidentaux comme le Shanghai Club et le Cercle Sportif Français, la boîte de nuit située sur le toit du Cathay permettait à Zau Sinmay et aux plus brillants esprits chinois de côtoyer l'élite internationale. Et ce fut dans cet hôtel que sir Victor, qui avait attendu toute sa vie de rencontrer une femme comme Mickey Hahn, ne décoléra pas en la voyant s'évader du cocon de la société euro-américaine pour s'insinuer dans l'existence féconde du Shanghai chinois.

Ce fut également au Cathay que la maîtresse américaine de Zau Sinmay descendit à son arrivée à Shanghai et occupa « la chambre 536 (ou à peu près<sup>18</sup>) », à en croire le récit romancé qu'elle fit de son aventure avec le poète chinois. La suite que j'avais réservée se trouvait elle aussi au cinquième étage, donnant sur la rue de Nanjing.

Ce soir-là, j'ai fermé les yeux sur l'une des vues les plus grandioses du monde : les péniches et les bateaux de touristes scintillants qui évoluaient sur le Huangpu, minuscules par rapport aux gratte-ciel géants qui clignotaient avec exubérance sur la rive opposée.

Ouvrant mon ordinateur le lendemain matin, j'ai trouvé un e-mail d'une amie chinoise qui avait traduit pour moi dans la

nuit l'inscription que j'avais relevée au dos de la tombe de Zau Sinmay.

C'était un poème qu'il avait écrit en 1930. Le voici :

Qui penses-tu que je sois ?  
Un tire-au-flanc, un grippe-sou obsédé par l'argent, un érudit,  
Quelqu'un qui voudrait être ministre, ou un héros dur à cuire ?  
Tu te trompes, tu te trompes du tout au tout,  
Je suis un poète-né<sup>19</sup>.

J'ai pouffé. Il était typique de Zau Sinmay, ai-je pensé, que son épitaphe prenne la forme d'une devinette rimée.

Il fut un des esthètes par excellence du xx<sup>e</sup> siècle, mais à la différence de sir Victor Sassoon et de Mickey Hahn, son destin est resté ignoré à l'extérieur de la Chine. Depuis mon premier séjour à Shanghai, j'avais appris tout ce qui était possible sur la vie et la carrière de Mickey Hahn. Après m'être rendu à la Lilly Library de Bloomington dans l'Indiana, où les plus de dix mille références cataloguées dans les « Hahn mss » sont soigneusement rangées dans plusieurs dizaines de cartons d'archives<sup>20</sup>, j'avais passé des mois à me pencher sur sa prose, publiée et inédite, et sur une correspondance qui retraçait intégralement sa vie – d'abord à l'encre de Chine, puis tapée à la machine sur du papier pelure et sur des télégrammes de Western Union, et enfin, au début des années 1990, dans des e-mails reproduits par des imprimantes matricielles. À Dallas, j'avais passé une semaine à photographier l'écriture en pattes de mouche et les minuscules instantanés qui couvraient les pages des trente-cinq journaux de sir Victor Sassoon, conservés à la bibliothèque DeGolyer de la Southern Methodist University<sup>21</sup>. Toujours à Dallas, j'avais été chaleureusement accueilli par la nièce de sa défunte épouse, qui m'avait fait visiter la vieille demeure des Sassoon tout en me confiant des anecdotes témoignant que sir Victor avait conservé son amour de la vitesse et de la nouveauté jusque fort avant dans le siècle du spoutnik et d'Elvis Presley<sup>22</sup>. En revanche, le dernier acte de la vie de Sinmay – le récit de ce qu'il devint après que les communistes eurent fait tomber un « rideau de bambou » entre Canton et la Mandchourie en 1949 – n'a jamais été raconté à l'Ouest.

Que lui était-il arrivé lorsque la politique et l'histoire conspirèrent pour le dépouiller d'abord de sa maison, puis de sa presse d'imprimerie et de sa fortune familiale, et enfin de sa réputation? Le poème reproduit au dos de sa tombe, sans me fournir la moindre amorce de réponse, m'a donné plus envie que jamais de creuser la question.

En effet, le sort qu'avait connu Zau Sinmay avait également, je le savais, touché Shanghai. Pendant une brève période de faste, cette ville avait été un des lieux les plus cosmopolites de la planète – celui où des érudits confucéens étudiaient la philosophie de Bertrand Russell, où des garçons de ferme du Midwest s'initiaient à la calligraphie des poètes de la dynastie Tang et où des policiers vietnamiens faisaient régulièrement le coup de feu avec les tueurs à gages des sociétés secrètes dans les rues de la Concession française. En cette période antérieure aux e-mails, aux téléphones portables et aux réseaux sociaux, les ambitieux, les astucieux et les désespérés pouvaient se réfugier ici pour se débarrasser de leur ancienne identité et commencer une vie nouvelle. C'était à Shanghai que des femmes de chambre se transformaient en princesses russes blanches, et que des fils de paysans appauvris devenaient des princes du crime<sup>23</sup>. C'était ici, également, que la coexistence entre une richesse à vous couper le souffle et la misère la plus noire forgea le creuset des idéologies qui ont transformé l'Asie et continuent à façonner la géopolitique mondiale du XXI<sup>e</sup> siècle.

Le lieu où se croisaient un grand nombre de ces existences était le célèbre bâtiment situé au 20 Nanking Road: le Cathay Hotel, l'immeuble construit par sir Victor Sassoon. Son inauguration en 1929 annonça le début de la grande heure du glamour shanghaiën. Une explosion devant ses portes à tambour huit années plus tard marquerait le début de la fin du vieux Shanghai et, avec lui, de la longue idylle de l'Occident avec l'idée de «Cathay» – cet Orient mystérieux, indolent, immuable, cher à l'imagination occidentale.

Le stylo que j'avais déposé sur la tombe de Zau Sinmay portait l'inscription «Hôtel de la Paix», nom donné à l'hôtel après la prise de pouvoir par le parti communiste chinois. Au moment où «Cathay» avait été remplacé par «Paix», la Chine avait subi une invasion, une occupation, une guerre mondiale

et une révolution, et trois existences vécues avec intensité avaient été séparées et spectaculairement transformées. De tous les protagonistes de cette histoire, un seul serait encore sur place pour assister à ce que l'histoire réservait à Shanghai.

Pour ceux qui prennent le temps de la lire, l'histoire humaine s'écrit dans le tissu matériel du monde. À Shanghai, elle est griffonnée dans les dessins des rues, on peut la déchiffrer dans la surface des briques et des pierres des bâtiments qui, à travers les ans et contre toute attente, sont restés debout. C'était précisément parce que je sais que l'histoire ne s'écrit pas seulement sur le papier que j'avais décidé de retourner à Shanghai : je voulais découvrir ce que ses rues pourraient peut-être m'apprendre sur ceux qui avaient un jour mené ici des vies si riches et si fertiles.

Depuis ma fenêtre du cinquième étage, je regardais le Bund reprendre vie. Soixante-dix ans auparavant, les cloches du Custom House, la maison des douanes britannique, sonnaient les Westminster Quarters, offrant à l'autre bout du monde un écho réconfortant du carillon de Big Ben au-dessus de la Tamise<sup>24</sup>. Ce matin-là, alors que l'horloge indiquait 7 heures, des haut-parleurs installés au sommet du même bâtiment diffusaient une version enregistrée de l'hymne de la Révolution culturelle, « L'Orient est rouge ».

Malgré l'heure matinale, le trottoir en contrebas palpitait de la vie exubérante d'une grande ville asiatique. Des joggers se frayaient un passage entre des gens qui faisaient voler des cerfs-volants en forme de dragons et des vendeurs debout devant des marmites fumantes d'épis de maïs. Un homme âgé souriait sereinement en passant à bicyclette devant un agent de la circulation en casquette blanche qui l'a réprimandé pour la forme parce qu'il roulait sur le trottoir. J'ai enfilé ma veste et je suis sorti, prêt à passer une nouvelle journée à arpenter les rues.

La solution de l'énigme de Zau Sinmay se trouvait là, quelque part, j'en étais convaincu, gravée dans les briques et les ruelles de Shanghai. Une longue lecture m'attendait.

## Première partie

« Cela fait mille ans qu'on n'a jamais  
connu de Sassoon qui ait eu tort. »

Ernest O. HAUSER,  
« The Fabulous Sassoons »,  
*The American Mercury*, 1940



# 1

Shanghai, 28 janvier 1932

Le garçon d'étage venait de débarrasser le bureau de sir Victor Sassoon pour y déposer le *tiffin* – le déjeuner complet qui comprenait le jeudi un curry de légumes à la mode de Bombay accompagné d'une bouteille de bière Bass glacée – quand l'explosion se produisit, soudaine et impérieuse. Chaque molécule de la suite de luxe du Cathay Hotel fut déplacée par un bruit sourd et percutant, d'une intensité quasi tectonique, suivi, presque immédiatement, par un *whoosh* aqueux et global. L'espace d'un instant, tout le bâtiment parut vaciller en arrière, comme un homme corpulent ébranlé par la bourrasque d'un typhon du Pacifique<sup>1</sup>.

Sir Victor s'approcha des fenêtres nord qui donnaient sur le parc des Public Gardens. Un geyser d'eau sale se dissipait déjà dans un nuage de vapeur sur le fleuve, devant le consulat du Japon, dans le quartier de Hongkew. Sur le Whangpoo, des ondes de choc provoquées par l'explosion avaient fait danser sur l'eau les jonques à ailes de chauves-souris, comme des jouets dans une baignoire. Selon toute apparence, les Chinois avaient fait sauter une mine sous-marine à moins de cinquante mètres de l'*Izumo*, le navire amiral de la Flotte impériale japonaise en Chine<sup>2</sup>.

Il fallait se rendre à l'évidence : Tokyo et Nankin n'avaient pas l'intention de limiter leurs chamailleries à la Mandchourie

et n'hésiteraient pas à porter la lutte jusque sur le seuil de sir Victor.

Que les Asiatiques se prennent à la gorge était une chose. Qu'ils choisissent pour champ de bataille la plus grande métropole d'Extrême-Orient, une ville qui devait sa grandeur à l'activité assidue des puissances occidentales, en était une autre. Depuis que les Japonais avaient coulé la flotte russe à Port-Arthur en 1905 – s'affirmant ainsi comme la première puissance orientale à infliger une défaite à une puissance occidentale –, ils plastronnaient à travers toute l'Asie comme s'ils y étaient chez eux. À Shanghai, le nombre de leurs usines n'avait cessé de se multiplier, à l'image des effectifs de résidents japonais, lesquels dépassaient désormais le nombre total de ressortissants britanniques et américains. Bien que Tokyo eût juré ses grands dieux n'avoir que des desseins pacifiques à Shanghai, des éléments belligérants de la marine impériale avaient pris prétexte du boycott que la Chine avait imposé aux produits de fabrication japonaise pour faire sortir leur flotte, prétendant vouloir protéger les citoyens japonais de Shanghai<sup>3</sup>. Moins d'une semaine auparavant, le contre-amiral Shiozawa avait solennellement affirmé à Harry Arnhold – président du Conseil municipal, et l'un des plus fidèles hommes de confiance de sir Victor – que le Japon n'avait aucune intention de violer la neutralité de la Concession internationale<sup>4</sup>. Et pourtant, le lendemain, cinq cents fusiliers marins japonais avaient débarqué sur les quais de Yangtzepoo, à moins d'un kilomètre de la porte d'entrée du Cathay Hotel. L'exemplaire des *North-China Daily News* posé sur le bureau de sir Victor informait les lecteurs que, la veille, une douzaine de contretorpilleurs japonais avaient pris la mer à Nagasaki. Ils étaient à présent en train de franchir les huit cents kilomètres de la mer de Chine orientale. Destination: Shanghai<sup>5</sup>.

Sir Victor souleva le combiné téléphonique et appela la réception. Carrard, le directeur d'origine suisse qui se trouvait à l'accueil, rassura son employeur: il n'y avait ni morts ni blessés parmi le personnel et il ne serait pas obligé de traverser un hall jonché de corps ensanglantés. C'était toujours ça. Avant qu'il n'ait atteint la porte, une impulsion fit pivoter sir Victor sur sa canne et il attrapa sa caméra. Quel que fût le drame qui se déroulait au-dehors, il ne pouvait qu'être photogénique.

Le liftier chinois l'attendait au bout du couloir, ses mains gantées de blanc tenant les grilles de l'ascenseur ouvertes. Pendant que l'aiguille du cadran faisait le compte à rebours des étages, l'angoisse de sir Victor s'accroissait. Jusqu'à présent, il n'avait eu aucune raison de regretter sa décision de transférer la base d'activités de la famille Sassoon d'Inde en Chine. À Bombay, l'été précédent, il avait annoncé son départ du sous-continent avec une certaine satisfaction.

«La situation politique de l'Inde n'encourage pas actuellement à se lancer dans de grandes affaires», expliqua-t-il au rédacteur du *Times of India* qu'il avait fait venir dans son bureau. «L'Inde du Swaraj [l'autogouvernance] connaîtra de nombreux troubles intérieurs. En revanche, la Chine est sur le point d'en finir avec ses guerres civiles<sup>6</sup>.»

Cette interview avait fait la une de la presse à Londres et à New York. Les Indiens, qui s'agitaient depuis longtemps sous le joug britannique, semblaient décidés à se saborder. Deux ans auparavant, un juriste moralisateur avait parcouru à pied plus de trois cents kilomètres depuis son ashram du Gujarat jusqu'à la mer d'Oman. S'agenouillant sur la plage, Mohandas Gandhi s'était opposé aux lois fiscales du Raj par une démonstration toute simple, faisant bouillir une motte de boue dans de l'eau de mer pour fabriquer illégalement son propre sel. Désormais à la tête du parti du Congrès, Gandhi appelait à un rejet complet de l'autorité britannique. Le drapeau de l'Inde indépendante qu'il proposait était fait d'étoffe de fabrication locale. Au centre figurait la représentation d'un rouet à pied, censé symboliser l'autonomie indienne. Pour sir Victor, c'était un affront personnel : les milliers de bobines mécanisées des douze filatures des Sassoon à Bombay, qui approvisionnaient l'Empire britannique en coton à un tarif avantageux, avaient également tissé la fortune de la famille<sup>7</sup>.

En vérité, sir Victor s'était lassé de la vie en Inde. Résider à Bombay vous obligeait à transpirer dans une tenue blanche impeccable aux interminables banquets du vice-roi, à reprendre un double whisky-soda pour combattre l'humidité usante et à supporter l'abrutissante atmosphère coloniale d'inertie, de bureaucratie et de fiscalité écrasante. Depuis qu'il avait commencé à faire la tournée des bureaux de Sassoon à Hong Kong et à Shanghai, la Chine l'avait impressionné par son

immense potentiel. Shanghai lui offrait des gin-fizz dans des cabarets qui restaient ouverts jusqu'à une heure avancée de la nuit, des courses de chevaux mongols fougueux et des courtisanes dociles aux surnoms saugrenus<sup>8</sup>. La ville, évidemment, comptait sa part de prétendus membres de l'aristocratie qui croyaient malin de chuchoter des réflexions antisémites dans son dos. Mais ces fâcheux étaient éclipsés numériquement par une population croissante de Russes blancs cultivés, d'entrepreneurs américains aux propos carrés, d'aventuriers européens loufoques ainsi que de Chinois instruits – et de plus en plus prospères. Un homme capable de tirer son épingle du jeu dans une situation complexe se sentait comme un poisson dans l'eau dans cette ville d'une infinie complexité.

À la veille du krach boursier, sir Victor avait transféré soixante lakhs de tael d'argent – l'équivalent de vingt-neuf millions de dollars américains – de Bombay à Shanghai<sup>9</sup>. À cette date, il avait encore des hôtels et des immeubles résidentiels en construction dans la ville chinoise, dans la Concession française et dans la Concession internationale. Pendant qu'à New York, des agents de change sautaient du haut des gratte-ciel de Wall Street, sir Victor érigeait de nouvelles tours sur le Bund de Shanghai; la dépression générale s'aggravant, les néons avaient continué à scintiller de mille feux dans une seule ville. Des gens du monde entier rêvaient de venir à Shanghai l'exotique, la séductrice.

Sassoon y avait veillé en se lançant dans son entreprise la plus grandiose: la construction du Cathay Hotel. Son nom lui-même était une déclaration de foi dans l'avenir de la Chine. Depuis le jour de son inauguration en 1929 où la presse l'avait surnommé le «Claridge's de l'Extrême-Orient», sa réputation d'élégance moderne avait fait de Shanghai une escale incontournable pour les paquebots de luxe<sup>10</sup>. Le registre de l'hôtel regorgeait déjà de signatures de célébrités. Noël Coward avait été un des premiers clients: il avait écrit toute une pièce alors que la grippe le clouait au lit dans sa suite<sup>11</sup>. Chaque nouveau paquebot qui arrivait envoyait à terre des vedettes remplies de visiteurs nantis. Les plus chics avaient réservé à l'avance une chambre au Cathay.

La présence de jolies jeunes femmes parmi ces passagers entretenait les espoirs de sir Victor. Il n'avait aimé qu'une

fois ; ils s'étaient rencontrés pendant ses années d'études, alors qu'il passait l'été à Londres. L'opposition parentale avait coupé court à cette idylle ; la famille de la jeune fille n'envisageait même pas qu'elle pût épouser un juif. (Il ne prononçait jamais son nom, même en présence de ses meilleurs amis ; elle resterait à jamais « cette femme<sup>12</sup> ».) De retour à Cambridge, il avait masqué son désespoir sous la provocation, fondant un « club de célibataires » avec quelques condisciples. La cérémonie d'initiation avait culminé dans un pacte de sang et dans le serment, prêté nuitamment à grand renfort de magnums de champagne, de ne jamais convoler. Il avait tenu parole jusqu'à présent, cultivant son personnage de mondain cynique, désinvolte à propos des affaires de cœur. Quand il avait des liaisons, il veillait à ce qu'elles soient brèves. Heureusement, il était facile d'éviter les aventurières : leurs motivations tendaient à être aussi transparentes que leurs charmes étaient tapageurs.

Pour sir Victor, la construction du Cathay était une forme de bravade : s'il lui était impossible de trouver le bonheur à Londres, Bombay ou Hong Kong, il bâtirait un monde à lui, au-delà des limites de l'Empire. À Shanghai, il était en train de transformer un marais paludéen en jardin des délices. Le Cathay était son orchidée poussée sur le Bund, qui attirait déjà les plus fabuleux papillons mondains de la planète. Il était sûr qu'un jour, lorsqu'il descendrait dans le hall, elle serait là – celle qui saurait embraser son imagination et dont la passion serait égale à la sienne.

Ce ne serait pas aujourd'hui, cependant. Si l'on apprenait que le Cathay Hotel était au cœur d'une zone de combats actifs, personne – hormis quelques reporters casse-cou – ne mettrait plus les pieds à Shanghai. Tandis que le cliquetis de sa canne à bout d'acier envoyait des échos dans toute la rotonde du hall, on se retournait pour dévisager cet homme grand et élancé, d'âge moyen, aux cheveux noirs et lisses, à la lèvre surmontée d'une épaisse moustache, au long nez romain, un monocle vissé à l'œil gauche. Récemment, des clients américains s'étaient mis à lui demander des autographes. On lui disait qu'il était le sosie du grand acteur hollywoodien Adolphe Menjou<sup>13</sup>.

Ce jour-là, pourtant, personne n'avait l'audace d'entraver sa progression vers la porte à tambour. Le château du Bund

était attaqué, et son seigneur était descendu vérifier l'intégrité de ses fortifications.

Au dehors, il entreprit de faire le tour du bâtiment, le regard attiré vers le haut par les étroites nervures de granit qui séparaient les piliers des gracieuses fenêtres de la façade de l'immeuble. Au niveau de la rue, la colonnade qui soulignait l'entrée de l'hôtel et la galerie marchande du rez-de-chaussée courait jusqu'à l'extrémité de Nanking Road. Les trois étages suivants étaient occupés par les bureaux professionnels de Sassoon House, dont ceux d'E. D. Sassoon & Co, siège de la société privée de banque et de commerce qui était la pierre angulaire des affaires familiales en Extrême-Orient. Venait ensuite le Cathay Hotel proprement dit: deux cent quinze chambres et suites sur cinq étages, chacune équipée de sa salle de bains privée<sup>14</sup>. Au-dessus des niveaux réservés à la clientèle, tout un étage était consacré aux repas et à la danse. Sur l'avant du bâtiment, la partie la plus proche du fleuve, les trois premiers étages de la tour jaillissaient du toit: le Tower Grill de style chinois, la salle de banquet de style jacobéen et l'attique dont sir Victor venait de descendre. Le tout était couronné par un toit en pyramide fait de cuivre vert-de-gris dont le sommet était occupé par un poste de guet, à soixante-deux mètres au-dessus du niveau du sol, réservé aux observateurs de la Brigade de pompiers de Shanghai<sup>15</sup>.

Certains voyaient dans le Cathay une interprétation Art déco fantaisiste d'un gratte-ciel chinois. Aux yeux de sir Victor, ses lignes de granit épurées rappelaient les berlines aérodynamiques dont la silhouette même évoquait la vitesse et qui avaient récemment commencé à arriver d'Amérique. Il contrastait superbement avec les bâtiments voisins, les banques et les sièges sociaux du Bund, dont les pierres angulaires rustiquées et les colonnes corinthiennes suggéraient l'immobilité, la tradition et la solidité du capital et de l'Empire.

Avant de construire le Cathay, sir Victor avait posé pour condition – et avait su convaincre le Conseil municipal – qu'on l'autorise à rectifier le coude de Nanking Road<sup>16</sup>. La ligne sud du bâtiment se rétrécissait en direction de son extrémité septentrionale, qui suivait Jinkee Road en diagonale, de sorte que les deux côtés se rencontraient en formant presque une pointe

sur la façade de l'hôtel, côté fleuve. Vu d'en haut, le Cathay dessinait un «V» à base aplatie, mais parfaitement lisible<sup>17</sup>.

Cela n'avait rien d'une coïncidence : c'était ainsi que sir Victor signait sa correspondance. Plus tard dans l'année, un vaste ensemble résidentiel qu'il construisait pour loger ses employés compléterait la signature. Une fois terminée, sa façade sinueuse tracerait un «S» stylisé sur l'autre rive de la Soochow. De gauche à droite, le passager d'un avion survolant le Bund pouvait déchiffrer les lettres «V» et «S» tissées dans les fibres mêmes de Shanghai. Sir Victor Sassoon serait le premier homme de l'histoire à avoir brodé son monogramme dans une ville entière. C'était un emblème pertinent pour un homme qui avait tiré une grande partie de sa fortune de la fabrication du coton.

Cinq ans plus tôt seulement, des défaitistes lui avaient prédit que jamais un véritable gratte-ciel ne s'élèverait sur les rives du Whangpoo. À Shanghai en effet, la boue des siècles s'accumulait par endroits sur une épaisseur de trois cents mètres. Les ingénieurs de sir Victor avaient résolu le problème en enfonçant dans le limon, à une profondeur de presque vingt mètres, mille six cents piles faites d'un composite de béton et de pin Douglas expédié depuis la côte de l'Oregon<sup>18</sup>. Sur ces piles reposait un ponton de béton, sur lequel était perchée la structure en béton armé de Sassoon House. Cela faisait du Cathay le seul hôtel au monde où les clients sommeillaient paisiblement au sommet d'un radeau géant, flottant librement dans la gadoue alluviale semi-liquide.

L'explosion qui s'était produite sur le fleuve avait mis la solidité de la construction à l'épreuve pour la première fois. Elle avait apparemment réussi le test brillamment : en poursuivant l'inspection de la colonnade, sir Victor ne décéla aucune fissure dans le granit<sup>19</sup>. L'architecte, Wilson «Le Remorqueur», avait décidément fait du bon boulot.

En longeant le côté est du bâtiment, sir Victor fut obligé de regarder devant lui. Même quand tout allait pour le mieux, le point où Nanking Road rejoignait la rive du Whangpoo était plus qu'animé. Des mendiants aux mutilations extravagantes se lamentaient en réclamant quelques pièces, les conducteurs de pousse-pousse traînaient à la recherche de clients, tandis que des tramways électriques se frayaient un passage au milieu

de la cohue. Lorsqu'il s'engagea sur le Bund, la promenade sur la berge qui s'incurvait aussi élégamment que la lame du *kirpan* d'un policier sikh, il découvrit un véritable tohu-bohu.

Au-dessus de l'eau, la fumée de la mine qui avait explosé près de l'*Izumo* se dissipait dans la brume hivernale. Depuis les arches arachnéennes de Garden Bridge, le pont qui franchissait la Soochow, un torrent ininterrompu d'humanité se déversait sur le Bund<sup>20</sup>. L'arrivée des Japonais avait manifestement provoqué la panique de l'autre côté de la rivière, dans le quartier de Hongkew. Des coolies en nage poussaient des brouettes aux énormes roues de bois chargées du contenu de maisonnées entières. Des enfants en vestes de coton ouatinées serraient contre leur poitrine des poupées de chiffon et des trains miniatures; les houppettes des plus petits dansaient et se balançaient tandis qu'ils oscillaient dans les paniers suspendus à des perches que leurs grands frères portaient sur leurs épaules. Un vieil homme était chargé d'une cage à oiseaux; un autre d'une horloge de parquet. A la suite de la crue hivernale du Yang-Tsé, des flots de paysans sans toit s'étaient déjà déversés dans les quartiers chinois de la ville. Une fois de plus, la Concession internationale allait servir d'asile aux réfugiés les plus désespérés de Chine.

Sir Victor prit position à l'angle de l'hôtel, à l'extrémité de la colonnade de Nanking Road, écarta les trois pieds du support sur l'asphalte et vissa la caméra. Au moment même où le moteur commençait à ronronner et où il entreprenait de faire pivoter l'objectif pour filmer le panorama, il entendit un bruit de détonation. Une vitre se brisa à trente centimètres au-dessus de sa tête<sup>21</sup>.

Par le diable, c'est qu'on lui tirait dessus!

Repliant hâtivement son trépied, il se précipita vers l'entrée de l'hôtel la plus proche. Le portier, formé à tenir à distance les touristes et la racaille, commença par bloquer la porte à tambour d'une main gantée. S'empourprant en voyant qui cherchait à entrer, il esquissa une profonde courbette tandis que son patron se dirigeait vers la batterie d'ascenseurs qui lui permettrait de rejoindre prestement son bureau du troisième étage.

Dans les locaux d'E. D. Sassoon, sir Victor sortit de son bureau le revolver de service qu'il possédait depuis la Première

Guerre mondiale, le glissa dans sa ceinture et demanda à sa secrétaire d'appeler une voiture avec chauffeur. Il ne laisserait personne le canarder devant l'immeuble qu'il avait construit. Les Japonais avaient peut-être décidé ne pas prendre de gants, mais la Concession internationale de Shanghai ne manquait pas de ressources.

Sir Victor passa tout l'après-midi en déplacement, inspectant les défenses à la périphérie de la concession, prenant des photos et bavardant avec les soldats du Corps des volontaires<sup>22</sup>. À la suite de l'explosion qui avait ébranlé le Cathay, le Conseil municipal décréta l'état d'urgence et nomma le général de brigade George Fleming commandant en chef. Les fusiliers écossais, apprit-il, tenaient huit kilomètres de barricades sur le pourtour de la concession.

S'arrêtant à un checkpoint, sir Victor discuta avec un jeune officier. Le maire de la municipalité chinoise de Shanghai, lui dit ce dernier, avait accepté presque toutes les exigences des Japonais, dont la levée du boycott imposé aux marchandises japonaises et qui était à l'origine de la crise. Dans toute cette affaire, l'inconnue était la 19<sup>e</sup> armée de la Route, un rassemblement de soldats chinois venus du Sud profond – dont beaucoup étaient armés de fusils datant de la guerre franco-prussienne de 1870 et de grenades à main faites à partir de boîtes de cigarettes – qui avaient échoué aux environs de Shanghai après l'expédition du Nord des nationalistes. Personne ne savait si cette bande allait se dissoudre dans la campagne ou prendre part à la lutte contre les Japonais.

Les défenses, dut reconnaître sir Victor, paraissaient solides. Il y avait des canonnières sur le Whangpoo et toute la concession était entourée de barbelés. Mais en privé, sir Victor, qui avait fait la guerre pour de vrai, estimait que le Corps des volontaires n'était qu'un ramassis de soldats d'opérette<sup>23</sup>. Le matin même, la plupart d'entre eux étaient encore en complet-veston. Les Japonais, en revanche, avaient envoyé des hommes prêts à mourir sous l'uniforme.

À la nuit tombée, il était suffisamment rassuré pour demander à son chauffeur de le conduire au Carlton Theatre, près de l'hippodrome, pour assister à la projection d'un film hollywoodien parlant<sup>24</sup>. Dans *La Patrouille de l'aube*, Douglas Fairbanks joue le rôle d'un as du Royal Flying Corps insouciant, poussé à

boire par le spectacle de ses commandants insensibles lesquels, cherchant à tout prix à donner l'impression qu'ils conservent la maîtrise des airs, envoient de nouvelles recrues à la mort sous les balles de pilotes allemands expérimentés commandés par le plus brutal d'entre eux, le « Baron ». La bamboche désespérée des pilotes à l'écran rappela à sir Victor les jours d'autrefois au mess du Royal Naval Air Service de Douvres – avant l'accident qui lui avait brisé la jambe. En tant que divertissement, cependant, ce film n'était pas très distrayant. Le scénario ne pouvait que le faire penser à la manifestation de force incertaine que les Shanghaïlanders comme lui mettaient en scène, face à un ennemi qui risquait de se révéler encore plus impitoyable que les Boches.

De retour dans ses bureaux le lendemain matin, il apprit que la situation avait dérapé pendant son sommeil. Tenant parole, les troupes nationalistes officielles avaient entrepris de se retirer, mais la 19<sup>e</sup> armée de la Route disparate avait décidé de se battre. Une bataille rangée l'opposait à l'instant même aux Japonais<sup>25</sup>. Une grande partie des combats se déroulait, semblait-il, à Chapei, la ville chinoise densément peuplée située au nord de la Concession internationale. Sir Victor demanda à son chauffeur de mettre des chaînes à sa Studebaker, sa voiture la plus solide, pour mieux résister aux gravats et au verre brisé qui risquaient de joncher la chaussée dans la zone de combats<sup>26</sup>.

Dans Nanking Road, le seuil de chaque maison était occupé par des familles de réfugiés. Après avoir franchi un check-point au bord de la Soochow, la rivière qui marquait la limite nord de la Concession internationale, la voiture progressa lentement à travers des rues désertes. Des rangées entières de maisons avaient été détruites par les bombes japonaises<sup>27</sup>. Se penchant par la vitre de la voiture, sir Victor prit un cliché de la gare du Nord, terminus de la première ligne de chemin de fer chinoise, dont le bâtiment principal était la proie des flammes<sup>28</sup>. Près de la gare, les combats étaient plus intenses; les fusiliers marins japonais, parfaitement reconnaissables avec leurs chaussures à semelle souple séparant le gros orteil des autres doigts, leurs bandes molletières et leurs casques blancs, jetèrent des regards méfiants à la grosse voiture américaine.

Après s'être fait tirer dessus une fois de trop, sir Victor ordonna à son chauffeur de faire demi-tour.

De retour à la concession, il prit un whisky avec les soldats dans la casemate des fusiliers écossais, qui lui annoncèrent qu'on avait vu les fusiliers marins japonais se déplacer dans les rues de la concession, violant sans vergogne les promesses faites par les autorités japonaises au Conseil municipal.

Ce soir-là, il fut rejoint par son oncle David – le mouton noir de la famille Sassoon, affectueusement surnommé Nunky – au sommet du Cathay Hotel. Le toit offrait un point de vue privilégié sur les combats qui se déroulaient dans les quartiers chinois de la ville. Ils regardèrent à la jumelle les bombardiers japonais larguer des charges dans la zone entourant la gare du Nord. Les rues environnantes abritaient certains des immeubles de location les plus modestes des sociétés Sassoon, où jusqu'à dix familles vivaient sous un seul toit. Les pertes civiles, murmura Nunky à sir Victor, allaient être considérables.

Pendant qu'ils parlaient, un membre du Corps des volontaires arriva pour demander s'ils pouvaient utiliser la tour du Cathay, avec sa vue panoramique sur la rive, pour y installer un appareil à signaux. Sir Victor y consentit, bien que ce ne fût pas exactement le genre de rôle qu'il avait envisagé pour le Cathay: il voulait que l'hôtel se fasse connaître comme un sanctuaire de luxe loin des soucis du monde, et non comme un poste d'observation dans une guerre urbaine sanglante.

De retour dans son appartement du Cathay, ce soir-là, sir Victor lutta contre un profond sentiment de désespoir. N'était-il pas en train de bâtir un empire immobilier sur le sable? Si tel était le cas, il risquait fort de dilapider une fortune vieille d'un millénaire, puisqu'elle remontait au temps du califat abasside de la Bagdad médiévale. Pour s'occuper l'esprit, il prit un gros volume relié de cuir rouge sang qui était posé sur sa table à écrire. C'était un journal qui portait la dénomination d'une société locale de fournitures de bureau, et sur la couverture duquel étaient estampés son nom et son titre. Il entreprit d'écrire en pattes de mouche ses commentaires du jour: «VENDREDI – 29 janvier 1932. Les incendies provoqués par les avions se répandent rapidement. Les Japonais ont rompu leur promesse de ne pas utiliser la

concession comme base et de ne pas la faire traverser par leurs troupes... »

Il s'interrompt avant de noter la suite. Ce qu'il allait écrire avait beau être exact, il aurait préféré que personne ne lise jamais ces mots.

« C'est vraiment une guerre. »

## Au confluent entre la Chine et le monde

Avant que Shanghai ne soit Shanghai, la portion d'estran marécageux destinée à devenir la porte de la Chine sur le monde extérieur et à servir de site au Cathay Hotel ne présentait aucun signe distinctif. L'étendue boueuse de littoral fluvial où les oiseaux palustres se promenaient sur des échasses au milieu des souples tiges de roseaux était plutôt du genre à dissuader toute implantation humaine<sup>1</sup>. Seule sa position géographique, dans un coin reculé et tranquille voisin du point de jonction entre le plus grand océan de la planète et le plus long fleuve de son plus vaste continent, aurait pu laisser entrevoir sa destinée particulière.

Depuis des temps immémoriaux, le fleuve que les humains appelleraient un jour le Yang-Tsé puisait ses eaux aux confins du sous-continent indien. Descendant des plateaux du Tibet enclins aux glissements de terrain, rongé par la roche métamorphique de trois gorges spectaculaires, s'élargissant par endroits sur un kilomètre et demi, il finit par écarté les doigts pour aller déposer de la terre arrachée au sommet de la chaîne de l'Himalaya dans les profondeurs de la mer de Chine orientale<sup>2</sup>. Chaque année, cette superbe machine à transformer les montagnes en cailloux précipite trois cents millions de tonnes d'alluvions sur le fond marin, rapprochant le continent chinois de vingt-cinq mètres du littoral californien. L'encoche sur la ligne côtière qui marque

l'emplacement du Shanghai moderne et qui évoque, sur une carte, la coupe transversale d'une bernache accrochée à la coque d'un cargo, a été créée au fil des ères géologiques par les changements de parcours successifs du Yang-Tsé. Le bas Yang-Tsé, dont les eaux lentes passent d'un jaune turbide à une couleur café en fonction de la saison, n'occupe son lit actuel, le quatrième, que depuis mille trois cents ans.

La vie dans le delta du Yang-Tsé n'a pas été facile pour ses premiers habitants humains. Enclin à des crues catastrophiques et soumis à des variations de température de plus de soixante degrés au fil de l'année<sup>3</sup>, le fleuve offrait un milieu propice aux sangliers et aux cerfs, mais aussi au moustique *Anopheles*, vecteur privilégié du sporozoïte du paludisme. Dans sa plaine inondable où, par endroits, le limon s'enfonça jusqu'à trente mètres<sup>4</sup>, rien de ce que peuvent construire les humains ne reste stable : les cercueils eux-mêmes doivent être lestés pour éviter que la boue des siècles ne les maintienne à la surface et ne les éventre<sup>5</sup>.

En revanche, le fleuve avait toujours livré d'abondants moyens d'existence. Les richesses minérales d'un sol constamment renouvelé, recueillies par les sept cents cours d'eau qui se jettent dans le Yang-Tsé, favorisaient la culture du riz et du thé. Le mûrier, dont se régalaient les vers à soie, pousse à l'état naturel sur les rives du bas Yang-Tsé. (Sous la dynastie Han, les soieries des filatures de la région de Shanghai étaient exportées par-delà les mers jusque dans la Rome impériale<sup>6</sup>.) Dans d'innombrables ruisseaux et goulets de marée, l'eau douce et les poissons de mer assuraient des ressources alimentaires régulières. Le plus ancien nom connu de l'actuelle Shanghai était Hu Tu Lei<sup>7</sup>, d'après le « hu », un instrument de pêche fait d'une palissade en filet de corde tendu entre des poteaux de bambou, fixé de manière à ce que la marée montante le redresse<sup>8</sup>.

Le site de ce village de pêcheurs, qui deviendrait plus tard le cœur de Shanghai, n'était pas situé sur le Yang-Tsé lui-même, mais vingt-quatre kilomètres plus au sud, à l'embouchure de deux de ses tributaires, près du confluent entre le Woosung et le Whangpoo\*. Aux temps préhistoriques, le Woosung était

---

\* Sur les cartes modernes, ces noms sont transcrits sous la forme « Wusong » et « Huangpu ». Dans ce récit, j'ai choisi, à de rares exceptions près, de conserver

le plus important de ces cours d'eau. Des ouvrages hydrologiques dus à un général du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (il paraît que la rivière porte son nom de famille, Whang; *poo* signifiant « près de l'eau ») ont rendu le Whangpoo navigable et fini par reléguer le Woosung au rang de canal urbain nauséabond.

Lorsque le Woosung s'ensabla, les radeaux chargés de marchandises qui descendaient le Yang-Tsé commencèrent à jeter l'ancre près du village de pêcheurs situé sur les rives du Whangpoo. Percepteurs et autres administrateurs suivirent les embarcations, et l'on finit par désigner le site au confluent des tributaires du Yang-Tsé par les deux caractères chinois *Shang* et *Hai* – qui signifient respectivement « au-dessus » et « mer<sup>9</sup> ».

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, Shanghai était devenue une ville petite mais prospère, connue pour ses poètes et ses musiciens, ses riches marchands et ses érudits. Son emplacement la mettait à la portée des pirates japonais qui terrorisaient les habitants de la côte. Les *wokou* ou « bandits nains » – aussi minuscules, aux yeux des Chinois du Nord, que rapaces – mirent la région de Shanghai à sac à cinq reprises en 1553, avant de réduire en cendres la ville de bois et de papier<sup>10</sup>. Celle-ci fut reconstruite en dur à un kilomètre et demi du village de pêcheurs, derrière des fortifications de plus de sept mètres de haut. Ces murailles au contour ovoïde abritaient un dense réseau de ruelles qui sinuaient entre les temples, les bureaux gouvernementaux, les maisons de thé et les bâtiments des corporations.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la bureaucratie impériale de Pékin rangeait Shanghai dans la catégorie des « sièges de comté de troisième classe<sup>11</sup> ». Bien qu'elle ne formât encore qu'une toute petite tache sur la carte par rapport à ses voisines, Hangchow et Suzhou, c'était manifestement bien plus qu'un village de pêcheurs. Les mâts des jonques qui se dressaient sur le fleuve, les quais animés et les vastes entrepôts de soie et de coton révélaient une localité prospère, sinon de première importance, sur les marges orientales d'un vénérable empire.

Seul l'emplacement de cette petite ville fortifiée, posée comme un œuf de cent ans sur le Whangpoo, présageait un

---

les noms de lieux et de personnes couramment utilisés en Chine avant 1949.  
(Toutes les notes de bas de page sont de l'auteur.)

brillant avenir. Située à mi-chemin de la côte chinoise du Pacifique, elle offrait un point d'entrée naturel vers le riche cœur de l'empire du Milieu et assurait un mouillage sûr à l'embouchure d'un fleuve largement navigable, dont le bassin versant abritait dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle le cinquième de la population mondiale<sup>12</sup>. Elle était, en résumé, providentiellement située au confluent entre la Chine et le reste de la planète, ouvrant ainsi une porte sur une civilisation où des étrangers venus de l'autre bout du monde cherchaient déjà à s'introduire.

S'agissant de Shanghai, ils n'hésiteraient pas à abattre cette porte au sens propre<sup>13</sup>. Un après-midi du début de l'été 1832, le *Lord Amherst*, un navire de trois cent cinquante tonneaux qui avait pris la mer dans le port de Macao, se glissa entre les jonques de guerre à plusieurs mâts qui se trouvaient sur le Whangpoo avant de jeter l'ancre au milieu des sampans qui flottaient sur l'eau, près du petit village de pêcheurs de l'embouchure du Woosung. Sa cale contenait certains des plus nobles produits de l'Empire britannique : du calicot de Manchester, du drap fin des Cotswolds, du coton brut des filatures de Bombay. Bien qu'armé par la Compagnie britannique des Indes orientales, le navire n'arborait pas le pavillon rouge de la compagnie agréée par la couronne. Il avait à son bord le pasteur Gutzlaff, un missionnaire protestant de Poméranie qui voyageait sans col dur ni soutane. Pour les besoins de ce voyage, Gutzlaff, qui parlait couramment plusieurs dialectes chinois, avait changé son prénom de Charles en « Chia-li » et surnommé le subrécargue du navire – Hamilton Lindsay, chargé par la compagnie de veiller sur la cargaison – « Hu-hsia-mi ». Déguisés en marchands en partance pour le Japon, ils étaient venus accomplir une mission secrète dont l'objectif était d'« évaluer dans quelle mesure les ports du nord de l'empire pourraient s'ouvrir progressivement au commerce britannique<sup>14</sup> ».

S'avançant en bateau à rames vers la ville fortifiée, au-delà des quais et des vastes entrepôts, Lindsay, Gutzlaff et deux des plus robustes matelots du navire, Simpson et Stevens, franchirent les grilles de la ville. Les voyant approcher des pignons inversés du *yamen*, le siège du *taotai* – le plus haut représentant de la dynastie Qing à Shanghai –, les gardes

chinois cherchèrent à fermer et à verrouiller les portes de bois pour barrer le passage aux intrus.

Lindsay raconterait plus tard :

Nous avons eu tout juste le temps de les en empêcher, et repoussant la porte, nous entrâmes dans la cour extérieure du Yamen. Mais les trois portes donnant sur la cour intérieure étaient fermées et barricadées à notre arrivée... Messieurs Simpson et Stevens réglèrent l'affaire par deux vigoureuses charges de l'épaule contre la porte centrale, l'arrachant de ses gonds et la faisant tomber dans un grand fracas<sup>15</sup>.

À l'intérieur du tribunal, ils découvrirent que le *taotai* était absent ce jour-là. Lorsque Lindsay, bien décidé à présenter une requête qui les autoriserait à commercer librement et à distribuer des bibles à la population de Shanghai, eut l'audace de prendre place à table sans y avoir été préalablement invité, le plus haut fonctionnaire lui jeta un regard noir, se leva et quitta la pièce sans dire un mot. Ses collègues, après avoir offert une tasse de thé aux barbares, les implorèrent de revenir un autre jour.

Malgré cet accueil glacial, Gutzlaff et Lindsay estimèrent que leur visite était un succès. Durant les dix-huit jours où le *Lord Amherst* resta à l'ancre à Shanghai, ils réussirent à faire le relevé de la topographie locale et notèrent qu'il y avait jusqu'à quatre cents bateaux de marchandises – pour la plupart de grosses jonques à quatre mâts venues du nord – qui passaient tous les jours devant l'embouchure du Woosung. Et surtout, pendant tout leur séjour, des courriers venus du rivage avaient ramé jusqu'à leur bateau, porteurs de messages de marchands locaux les suppliant de vendre leur cargaison. Ces marchands, comprirent-ils rapidement, n'éprouvaient aucun intérêt pour les bibles de Gutzlaff, dont on retrouverait plus tard des pages enfoncées dans les trous des maisons pauvres pour éviter les courants d'air<sup>16</sup>. En revanche, si l'honorable Hu-hsia-mi avait de la *yangtu* – de la « boue des mers occidentales » – dans sa cale, ils étaient tout prêts à négocier.

Lindsay n'avait pas de *yangtu* à vendre au cours de ce voyage. Pour préserver sa couverture de marchand innocent, on s'était délibérément abstenu de faire figurer dans la cargaison du

*Lord Amherst* l'article que les marchands chinois désiraient le plus ardemment : l'opium de qualité supérieure, récolté dans les champs de pavot du Bengale, traité à Calcutta et expédié jusqu'à Canton par les rapides clippers à opium capables de résister aux moussons. Pour la Compagnie des Indes orientales, qui exerçait un monopole sur son importation, l'opium était une vache à lait<sup>17</sup>. Mais en Chine, son importation et sa consommation étaient interdites par un décret impérial depuis plus d'un siècle. En transporter jusqu'à un marché encore inexploré comme Shanghai aurait été une provocation manifeste.

Pendant, constatant l'empressement des marchands locaux, Lindsay et Gutzlaff comprirent que l'opposition théorique des administrateurs mandchous serait facile à surmonter. Shanghai, firent-ils savoir à la Compagnie dès leur retour à Macao, s'ouvrirait bientôt au commerce<sup>18</sup>.

La destruction des bois sculptés ornant la porte du *taotai* sous les coups de l'équipage du *Lord Amherst*, un événement qui marqua le début de l'histoire moderne de Shanghai, eut lieu à un moment critique de l'histoire chinoise.

Pendant une grande partie de son existence, la civilisation chinoise avait été la plus avancée de la planète. La récolte organisée de riz et de millet sur les rives de ses cours d'eau remonte à douze mille ans, devançant ainsi l'agriculture mésopotamienne de quatre millénaires<sup>19</sup>. Tandis que l'Europe médiévale somnolait, la Chine constituait un État unifié et centralisé capable de mener à bien des projets d'infrastructure aussi gigantesques que la construction d'un réseau de routes en brique qui mettait la capitale, la ville sacrée de Sian en ce temps-là, à huit jours de voyage de la plupart des grandes villes. Presque un siècle avant que Christophe Colomb ne pose le pied sur le continent sud-américain, l'explorateur Zheng He cartographiait le littoral africain dans des navires à cinq mâts transportant cinq cents hommes d'équipage, à côté desquels la *Santa María* de Christophe Colomb aurait eu l'air d'un sampan<sup>20</sup>.

En 1793, quand la première délégation marchande britannique fut autorisée à entrer dans la Cité interdite, apportant des horloges, une calèche à suspension à ressorts et des

fusils à air comprimé, l'empereur Qianlong répondit au roi George III par un message qui contenait, notamment, ces quelques mots : « Nous n'avons jamais attaché d'importance aux articles ingénieux et n'avons aucun besoin des fabrications de votre pays<sup>21</sup>. » Bien que la première partie de la phrase fût hypocrite – les Chinois ont *toujours* adoré l'ingéniosité –, l'empire du Milieu avait déjà inventé, sous une forme ou une autre, la plupart des objets envoyés d'Europe. En 1800, la Chine se servait de métiers à filer et de machines à vapeur, elle avait inventé depuis longtemps l'imprimerie en plusieurs couleurs, le pistolet et le vaccin contre la variole, et commercialisait une plus grande partie de ses récoltes, sur de plus vastes distances, que tout pays européen<sup>22</sup>. Son économie était, de loin, la plus importante du monde et sa société au moins aussi urbanisée que celles de France ou d'Angleterre\*.

Si les méthodes des Européens étaient maladroitement, leur moment était en revanche fort bien choisi. Comme l'a relevé un sinologue, la Chine n'a été faible, divisée et pauvre qu'au cours de rares périodes de son histoire<sup>23</sup>. Il se trouve que les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle en font partie. La dynastie Han, plus ou moins contemporaine de la Rome antique, avait régné sur un âge d'or qui avait vu la construction du Grand Canal reliant les villes par un réseau de voies d'eau intérieures et l'extension de la route commerciale de la soie jusqu'à la Méditerranée. La dynastie Ming, qui succomba à la décadence et à des luttes intestines entre les eunuques du palais après trois siècles de règne, céda la place à la dynastie Qing en 1644<sup>24</sup>. À l'origine, les Mandchous, puisque tel était le nom que se donnaient les dirigeants Qing, étaient des cavaliers nomades venus des plaines septentrionales de Mandchourie, connus pour leurs talents d'archers, leur penchant pour un mode de vie frugal et leurs coiffures bien particulières : les femmes portaient sur la tête de véritables sculptures laquées à la bouse d'éléphant<sup>25</sup>, tandis que les hommes arboraient

---

\* Les villes les plus peuplées de Chine étaient aussi bien plus grandes que toute autre au monde : dès le XIII<sup>e</sup> siècle, Hangchow – dont les limites urbaines se trouvent aujourd'hui à une heure de train à grande vitesse au sud-ouest de Shanghai – abritait sept millions d'habitants. Voir Martin Jacques, *When China Rules the World*, p. 75.

des queues-de-cheval tressées qui pendaient dans le dos de leurs robes. Deux grands dirigeants mandchous, Kangxi et son petit-fils Qianlong, se lancèrent dans une campagne d'expansion qui vit la conquête de Formose, la pacification du Tibet et la stabilisation des frontières impériales. En 1750, la puissance des Qing était à son apogée<sup>26</sup> : des émissaires du Vietnam, de Corée et de Birmanie apportaient leur tribut à l'empereur (le Japon étant le seul à réclamer d'être reconnu comme égal) et une vague d'émigration donna naissance à des avant-postes abritant d'importantes populations chinoises à travers toute l'Asie du Sud-Est. Près de Pékin, l'empereur Qianlong construisit un vaste palais d'été, destiné à exposer tout ce qui existait à l'intérieur et à l'extérieur des frontières du Céleste Empire. Un siècle plus tard, quand les soldats de la reine Victoria incendièrent et pillèrent ce «Jardin de la Clarté Parfaite», ils découvrirent avec stupéfaction, au cœur du parc d'agrément oriental, un palais construit dans le plus pur style baroque italien par un peintre milanais du nom de Castiglione<sup>27</sup>.

Les Britanniques, s'avéra-t-il, n'étaient pas les premier *waiyis*, ou «barbares de l'extérieur», à venir en Chine. Et de loin.

Les contacts entre l'Occident et Zhongguo (l'«empire du Milieu», nom sous lequel la Chine est connue des Chinois) remontaient au moins au II<sup>e</sup> siècle, époque où un ambassadeur romain apporta des présents sous forme de carapaces de tortue et de cornes de rhinocéros au cours de la dynastie Han. Des marchands comme Niccolò Polo empruntèrent les routes de la soie pour rencontrer Kublai Khan dès 1269 (le livre de son fils Marco sur son voyage de Venise à Pékin serait le premier ouvrage à présenter la Chine au monde occidental). Au XVII<sup>e</sup> siècle, un jésuite venu à Pékin fut surpris d'y rencontrer un certain Ai Tan originaire de la ville de Kaifeng sur la route de la soie, qui prétendait faire partie d'une communauté juive établie en Chine depuis sept cents ans<sup>28</sup>. Les relations avec la Russie, dont les chasseurs et les colons s'étaient livrés à des incursions dans les régions reculées du nord-est de l'Empire, se régularisèrent pour la première fois en 1689; le général tsariste Alexandre Souvorov livrerait bataille à Napoléon sous des étendards de soie chinoise<sup>29</sup>.

Les *waiyis* arrivant par la mer et non par la terre se révélaient les plus importuns pour les Chinois. Des navires portugais avec à leur bord des navigateurs marchands issus d'une nation de marins dotés d'un vif appétit pour la soie et d'autres marchandises avaient commencé à apparaître dans les eaux asiatiques au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans les années 1550, les Chinois permirent à des intermédiaires portugais qui avaient trouvé un créneau commercial en échangeant de l'argent japonais contre de la soie chinoise d'occuper Macao – l'extrémité d'une superficie de vingt kilomètres carrés d'une péninsule isolée du continent cantonais par une barrière encore debout aujourd'hui – moyennant un loyer annuel de cinq cents tael d'argent<sup>30</sup>. Macao se développa, les quelques huttes à toit de chaume dispersées cédant la place à un comptoir commercial ibérien en Orient fourmillant d'activités, rempli d'entrepôts à murs blancs, de forteresses stuquées et d'églises baroques<sup>31</sup>. Depuis Macao, les premiers prêtres jésuites sinophones furent envoyés à la cour de la nouvelle dynastie Qing, où ils servirent davantage d'interprètes culturels qu'ils ne firent de prosélytisme actif pour le Christ<sup>32</sup>.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, des troubles agitaient l'empire du Milieu. Le petit-fils de l'empereur Qianlong, qui célébrait sa douzième année de règne à Pékin quand le *Lord Amherst* entra dans le port de Shanghai, était un homme indécis qui se promenait dans la Cité interdite en robes rapiécées et se tracassait pour le bien-être de l'orchestre de six cent cinquante musiciens du palais<sup>33</sup>. Il était parfaitement incompetent pour gouverner un État civilisé de trois cents millions d'habitants, où les contacts avec le monde extérieur provoquaient déjà de graves fractures sociales.

Le plus grand défi était celui des intrus britanniques, enrichis et investis d'une assurance nouvelle par la découverte des ressources du Nouveau Monde. Pendant que la Chine se débattait avec des révoltes intérieures et des escarmouches dans le Nord-Ouest sauvage, l'Angleterre avait rempli ses caisses grâce au bois et aux fourrures du Canada, au sucre des Antilles et aux impôts de ses colonies américaines. Et pendant que la Chine continuait à brûler du bois, l'Angleterre découvrait le charbon aisément accessible, qui permettait d'alimenter les usines, les trains et les navires à vapeur de sa révolution industrielle.

«L'Empire de Chine, écrivit Lord Macartney, l'émissaire à la tête de la délégation commerciale qui avait apporté des machines à vapeur et des télescopes à la cour des Qing, est un vieux bâtiment de guerre de premier ordre mais fou, qu'une heureuse succession d'officiers capables et vigilants a réussi à maintenir à flot depuis cent cinquante ans tout en impressionnant ses voisins simplement par sa masse et son aspect<sup>34</sup>».

En 1832, l'année où les marins de Lindsay et Gutzlaff abatirent la porte du *yamen* du *taotai*, l'empire avait été frappé simultanément par des inondations, par la sécheresse et par la famine<sup>35</sup>. En des temps aussi troublés où le Ciel semblait avoir retiré son mandat aux Qing, l'antique prudence commandant les relations avec les *waiyis* à odeur de vache – «les laisser à l'extérieur, ne pas les inviter à entrer, ne pas reconnaître leurs pays<sup>36</sup>» – ne semblait plus de mise. Le jour où le *Lord Amherst* finit par sortir du port de Shanghai, des jonques de guerre le prirent en chasse, mais à distance respectueuse, les projectiles que tiraient leurs canons de poupe explosant en l'air comme d'inoffensifs pétards du Nouvel An lunaire<sup>37</sup>. Ce geste destiné à sauver la face permit au *taotai* de rapporter à l'empereur à Pékin que les barbares avaient été chassés avec succès de la ville.

Quand d'autres navires étrangers surgirent, cependant, leurs cales ne seraient pas remplies d'opiacés métaphoriques, mais réels – et immensément lucratifs. En l'espace de quelques années, ce fut l'opium indien, plus que la Sainte Bible, qui entraîna une transformation presque magique du petit morceau de littoral boueux qui avait eu le bonheur (ou le malheur selon le point de vue adopté) d'être situé à la jonction entre le Yang-Tsé et le Pacifique, au confluent entre la Chine et le monde.

### 3

## Le pari de Sassoon

Un lundi après-midi de la fin du mois de novembre 1893 – trois jours après les célébrations du cinquantenaire de la fondation de Shanghai –, un homme corpulent d’une bonne quarantaine d’années descendit les marches du Shanghai Club. Silas Hardoon, gestionnaire des biens d’E. D. Sassoon & Co, venait de passer une heure fort agréable dans un fauteuil de cuir, à siroter du whisky tout en feuilletant l’édition spéciale du jubilé des *North-China Daily News*<sup>1</sup>. Regagnant alors les bureaux de son employeur, il déchiffra les banderoles accrochées aux câbles tendus entre les poteaux télégraphiques et portant des messages dans les langues les plus diverses. Une des bannières en anglais demandait, en grosses lettres : « Existe-t-il une région de la terre où Shanghai ne soit pas connue ? » Il réussit à décrypter les caractères chinois d’un autre message, qui disait : « Marché animé accueillant des navires de rives lointaines ; Chinois et étrangers expriment leur heureux ravissement<sup>2</sup>. »

Ces décorations étaient restées en place depuis les célébrations du vendredi précédent. L’événement, au dire de tous les membres de la communauté étrangère de Shanghai, avait été un immense succès. Dans Nanking Road, des négociants chinois avaient pris place sur des chaises à haut dossier devant leurs boutiques, dont les façades annonçaient la nature de leurs marchandises en caractères peints, hauts comme un homme

de bonne taille. Tandis que des Chinoises grimpaient sur les toits d'immeubles de trois étages pour avoir une meilleure vue des festivités, les officiers du HMS *Alacrity* défilèrent, suivis par une brigade navale française tirant deux canons<sup>3</sup>. Se déversant depuis des rues portant les noms de grandes villes chinoises et récemment pavées de cubes de granit, la foule suivait le défilé jusqu'à l'eau. Par une faveur spéciale, les spectateurs autochtones avaient été autorisés à entrer dans les Public Gardens – généralement interdits aux chiens et aux Chinois – pour admirer les illuminations d'une fontaine en fer forgé fabriquée tout exprès pour le jubilé, avant d'être refoulés à la hâte par les membres de la police municipale. Sur un kiosque à musique dressé sur la vaste pelouse à l'intersection entre Nanking Road et le Bund, le pasteur William Muirhead, le plus ancien résident étranger de la ville, avait exhorté une foule estimée à deux cent mille personnes à prendre conscience des progrès réalisés par Shanghai, en un temps record.

« Nous avons des paquebots, des télégraphes et des téléphones qui communiquent avec le monde entier; il y a des papeteries, des filatures de coton et de soie d'invention étrangère, ainsi que des chantiers navals. » Tendant le bras vers le grand bâtiment le plus proche – il s'agissait, au grand plaisir de Hardoon, des bureaux d'E. D. Sassoon & Co –, il poursuivit: « Nous remarquons aussi ces superbes *hongs* et maisons, ces banques et ces bureaux, qui confèrent un air de beauté et d'ordre à la concession. » Il concluait: « Le Christ et le christianisme constituent l'unique grande lacune de ce pays – et il est de toute première importance que cette lacune soit comblée<sup>4</sup>! » Cette remarque fut accueillie par une tempête d'applaudissements des spectateurs étrangers et par le silence des Chinois.

Bien qu'un week-end – et avec lui shabbat – ait eu lieu entretemps, les « hourras » qui avaient salué les réflexions du pasteur Muirhead résonnaient encore aux oreilles de Hardoon. Force lui était de convenir que depuis vingt ans seulement qu'il était là, Shanghai s'était transformée de fond en comble. La rive située au nord de la ville chinoise fortifiée était devenue le cœur d'une cité animée et multiculturelle. Le kilomètre et demi de digues qui s'étendaient vers le pont de pierre marquant la limite de la Concession française était bordé par les

façades de cercles privés, d'hôtels et de *hongs* de deux et trois étages des plus grandes sociétés commerciales européennes et américaines – des ensembles de bâtiments qui ressemblaient à des manoirs de barons, mélange de bureaux professionnels, d'entrepôts et de résidences, avec au rez-de-chaussée des logements destinés aux petits employés. À l'horloge carrée du nouveau Custom House – où la perception de tous les droits de douane du commerce par voie d'eau n'était pas assurée par des administrateurs chinois mais par sir Robert Hart, un tyran méthodiste originaire d'Irlande du Nord –, le carillon de Westminster sonnait tous les quarts d'heure grâce à des cloches fondues à Croydon. Les passagers qui venaient de débarquer des paquebots partis de San Francisco, de Vancouver et des grands ports d'Europe, et avaient traversé le canal de Suez avant de poursuivre jusqu'à la Chine, avaient pour première impression de l'Orient celle des façades de pierre majestueuses d'une petite capitale occidentale. Ce n'était ni Liverpool ni New York – pas encore –, mais sa réputation grandissait.

Cet après-midi-là cependant, Hardoon se surprit à considérer avec un certain cynisme la surenchère d'autosatisfaction à laquelle s'étaient livrés les Shanghailanders. Au fil du quart de siècle qu'il avait passé en Chine, il en était venu à ne comprendre que trop bien leur mode de pensée. Il parlait anglais, une langue qu'il maîtrisait depuis le temps où il avait été employé par les Sassoon à Bombay, mais ne s'était jamais débarrassé d'un fort accent arabe<sup>5</sup>. Et s'il arborait désormais le gilet et la montre à gousset des gentlemen parfaitement occidentalisés, il n'oublierait jamais qu'il avait passé ses premières années à Bagdad, portant sous ses robes les lanières des phylactères et la kippa sous son turban brodé<sup>6</sup>. Il avait beau avoir atteint une position éminente au sein d'un des établissements commerciaux les plus respectés, il savait que pour la plupart des Shanghailanders, il resterait éternellement un juif, et donc un marginal – comme David Sassoon, le patriarche de la dynastie Sassoon.

Silas Hardoon poursuivit sa promenade jusqu'à l'extrémité nord du Bund, ne tournant les talons que lorsqu'il eut atteint le *hong* de David Sassoon & Sons où, pendant des années après son arrivée, il avait dormi sur un mince matelas dans une toute petite chambre de l'étage supérieur du bâtiment.

Maintenant encore, le souvenir de son association avec ses anciens employeurs était doux-amer.

Sans la dynastie des Sassoon, il le savait bien, Hardoon ne serait rien. À Bagdad, la famille avait été légendaire. Le cheikh Sason Ben Saleh – Prince de la Captivité et chef civil de la communauté juive de Mésopotamie – prétendait descendre du roi David et se rendait à cheval au palais du pacha dans des robes brochées d'or<sup>7</sup>. Quand un nouveau gouverneur antisémite entreprit de faire régner la terreur, le fils du cheikh dut se résoudre à fuir de l'autre côté du golfe Persique, les perles de la famille cousues dans la doublure de ses robes. Après avoir refait sa vie comme commerçant à Bouchir, une ville située sur le golfe Persique au sud de Téhéran, il apprit que l'Inde offrait des possibilités nouvelles. Bombay, dont les sept îles avaient initialement été cédées par Charles II à la Compagnie des Indes orientales moyennant un loyer de dix livres par an, s'affirmait rapidement comme un port de première importance. En 1832 – l'année même où Gutzlaff et Lindsay abattirent la porte du *taotai* à Shanghai –, David Sassoon entreprit la traversée entre Bouchir et Bombay, où il cloua ses *mezouzahs* aux linteaux des portes de sa nouvelle demeure, au 9, Tamarind Lane. Il fit de bonnes affaires dans ce port en expansion, se livrant d'abord au commerce de dattes, de chevaux et de perles, avant de se lancer dans celui, plus lucratif, de l'opium, tout en achetant avec circonspection des biens fonciers de premier choix dans le quartier des docks.

Les parents de Hardoon, qui avaient rejoint la diaspora des juifs de Bagdad à Bombay, inscrivirent leur fils dans une des écoles caritatives des Sassoon. Quand on découvrit son don exceptionnel pour les chiffres, le jeune Hardoon se vit proposer un poste dans les bureaux des Sassoon à Hong Kong. Il n'avait alors que dix-sept ans : trop jeune, il le savait à présent, pour un changement de vie aussi radical. C'était toujours avec déplaisir qu'il repensait à la querelle qui avait provoqué son renvoi soudain de la société David Sassoon & Sons, six ans après son arrivée<sup>8</sup>.

Au cours de sa promenade, Hardoon passa devant le balcon à colonnades d'un des plus grandioses *hongs*, celui de Jardine, Matheson & Co. Sa façade était encore ornée des lumières en forme de croix de Saint-André installées pour le jubilé, en

hommage aux origines écossaises de la société<sup>9</sup>. La « Noble Maison », comme les Chinois appelaient le *hong*, lui rappelait toujours la toute première image des rives de Shanghai qui lui était apparue depuis le pont de troisième classe d'un paquebot.

Il avait quitté Hong Kong pour Shanghai en 1874 sans un sou. Apitoyés, ses anciens employeurs lui avaient confié un poste de gardien dans l'entrepôt de David Sassoon & Sons sur le Bund. Parlant déjà couramment cantonais, il s'était rapidement initié au dialecte local de Shanghai – une aptitude qui lui permit de conclure une série de lucratives transactions foncières avec les Chinois de la ville, ce qui le racheta aux yeux de la famille Sassoon. Il se prit d'admiration pour Elias, le deuxième fils du patriarche David, envoyé à Shanghai depuis Bombay sept ans seulement après l'ouverture du port de traité. À la différence de son père – qui dans les grandes occasions portait un turban et un large pantalon blanc resserré aux chevilles –, Elias, un homme à lunettes, légèrement voûté, préférait les complets gris des hommes d'affaires britanniques. En 1864, quand le patriarche des Sassoon mourut et que son frère aîné, Abdullah, reprit l'entreprise familiale, Elias monta sa propre société. Tout en diversifiant ses activités pour faire du négoce de laine et de coton indiens destinés à approvisionner les froides provinces du nord de la Chine, E. D. Sassoon & Co livra une concurrence agressive à David Sassoon & Sons dans le trafic d'opium. Troublés dans un premier temps par le spectacle fort peu filial de deux bureaux Sassoon rivaux établis sur le Bund, les Chinois réglèrent rapidement le problème en baptisant David Sassoon & Sons *kau*, ou « vieux » Sassoon, et E. D. Sassoon *sin*, ou « nouveau » Sassoon<sup>10</sup>.

À Shanghai, Hardoon l'avait compris avant même de devenir gestionnaire de biens chez E. D. Sassoon, la voie de la fortune passait par le foncier. Tout en travaillant comme gardien, il avait mis de côté chaque semaine un des douze shillings de son modeste salaire<sup>11</sup>, jusqu'au jour où il eut de quoi acheter une cabane, qu'il loua à une famille chinoise pour quelques dollars d'argent par mois. Avec ce loyer, il en acheta une autre, puis une autre, et fut ainsi bientôt à la tête de plusieurs dizaines de logements de location dans les concessions étrangères. Grâce au statut singulier d'enclave étrangère de Shanghai et aux bizarreries de l'histoire chinoise, ses biens immobiliers

commençaient à lui permettre d'acquérir une fortune, un rang de pièces de cuivre et un dollar d'argent après l'autre.

En arrivant à l'angle de Jinkee Road, Hardoon remarqua que le kiosque, encore festonné de drapeaux du monde entier et de lampions chinois rouges, n'avait pas encore été démonté. Si on lui avait demandé de monter à la tribune à côté du pasteur Muirhead en personne, Hardoon aurait fait un récit des premières années de Shanghai fort différent du sien, grâce à sa connaissance intime de la ville.

Les membres du clergé et les missionnaires se plaisaient à dire que la présence étrangère en Chine était une noble entreprise, un moyen d'apporter la religion et les autres bienfaits de la civilisation à des populations plongées dans les ténèbres. Et pourtant, d'emblée, l'Occident avait envoyé en Chine des crucifix et des bibles en même temps que des caisses remplies d'opium.

Les premiers négociants britanniques en Chine n'avaient eu aucun mal à remplir leurs cales de soie, de porcelaine et de thé payés par la monnaie qui s'était imposée en Extrême-Orient, des dollars, beaux mais encombrants, frappés avec l'argent des mines mexicaines<sup>12</sup>. Les consommateurs des villes d'Europe et d'Amérique, touchés par la première vague d'orientalisme, se jetaient voracement sur ces articles. Mais les navires avaient tendance à regagner l'Extrême-Orient les cales vides, car les Chinois ne s'intéressaient pas aux produits que pouvait lui fournir l'Occident, à une exception près: l'opium. On pense que les soldats de l'ère Qing furent initiés au *madak*, de l'opium javanais mélangé à du tabac, par des négociants hollandais établis à Taïwan. Cette habitude se répandit aux eunuques du palais de Pékin<sup>13</sup>, aux femmes aisées, à la petite noblesse provinciale et enfin aux pauvres, qui constatèrent que l'opium apaisait leur faim et leur permettait – au moins temporairement – de supporter un travail physique éreintant. La demande était telle que les clippers (des bateaux à voiles équipés de mâts inclinés et de proues pointues) qui transportaient l'opium depuis l'Inde n'avaient même pas besoin d'accoster. Jetant l'ancre au large, d'abord à Canton puis dans d'autres marchés qui s'ouvrirent le long de la côte, ils transféraient leur cargaison sur des entrepôts flottants, les rafiots à opium. Des

embarcations locales à plusieurs rames, qu'on appelait « mille-pattes » ou « dragons grouillants », s'agglutinaient autour des clipper et les caisses, qui pouvaient peser jusqu'à soixante-dix kilos, étaient transportées en toute hâte jusqu'aux repaires des contrebandiers à l'intérieur des terres<sup>14</sup>. Pour les marchands, les profits sur une unique caisse pouvaient se monter à cent livres sterling<sup>15</sup>. Au début des années 1830, on importait d'Inde vingt-quatre mille caisses d'opium par an – suffisamment pour satisfaire aux besoins de deux millions de toxicomanes<sup>16</sup>. La balance commerciale se redressant en faveur des puissances étrangères, un flot d'argent commença à quitter la Chine en direction de l'Angleterre, de la France et des États-Unis.

Le mois où le *Lord Amherst* entra dans le port de Shanghai, à Pékin, l'empereur déclara que la *yangtu* était la source de tous les maux de la Chine. Un de ses fonctionnaires les plus intègres, le commissaire Lin Zexu, fut chargé de mettre fin à ce commerce. Lin écrivit personnellement à la nouvelle reine d'Angleterre, Victoria, l'implorant de cesser l'importation de « boue étrangère ». Ses lettres demeurant sans réponse, il envoya ses soldats dans le sud de la Chine, où l'opiomanie était particulièrement répandue<sup>17</sup>.

Le pendant britannique de Macao, l'enclave des marchands portugais, était Shameen, une île de sept hectares en forme de cigare, bondée d'entrepôts et séparée de l'enceinte haute de dix mètres de la ville de Canton par un canal qui n'était pas plus large qu'une avenue de taille moyenne. Après avoir ordonné la saisie d'opium brut pour une valeur de deux millions de livres dans les entrepôts de Shameen, Lin fit mélanger la drogue à de la chaux et à du sel que l'on déversa dans le détroit de la rivière des Perles. Ce geste spectaculaire eut deux conséquences. Les marchands purent immédiatement réclamer des prix exorbitants aux toxicomanes, multipliant par six le tarif d'une caisse d'opium. Deuxièmement, les trafiquants abandonnèrent Shameen, dont une historienne a pu dire que c'était « peut-être le lieu de résidence le moins plaisant de toute la planète pour un Européen<sup>18</sup> » – au profit d'une île rocheuse et presque déserte connue sous le nom de Xianggang, à cent trente kilomètres au sud de Canton, qui deviendrait bientôt la colonie de Hong Kong.

Un marchand en particulier fut scandalisé par l'impudence des Chinois. William Jardine, né dans une famille de sept enfants au fond d'une petite ferme écossaise, avait pris conscience des profits faramineux que promettait le « tonnage » d'opium, du temps où il était chirurgien sur un clipper de la Compagnie des Indes orientales. À Canton, il devint d'abord négociant indépendant, avant de faire équipe avec James Matheson, un compatriote écossais. Pour les Chinois, il était « Vieux Rat à tête de fer », un surnom qu'il avait acquis lorsqu'il avait reçu sans broncher une volée de coups devant les locaux officiels d'un fonctionnaire de Canton à qui il était venu présenter une requête<sup>19</sup>. Quand le commissaire Lin confisqua l'opium de Jardine, l'opiniâtre Écossais prit la mer pour l'Angleterre, avec des fonds collectés par les autres marchands dans l'intention de faire pression sur les autorités et de les convaincre d'accorder un soutien militaire aux intérêts britanniques en Extrême-Orient. Le Parlement autorisa l'envoi en Chine de quatre mille soldats placés sous le commandement d'un cousin du directeur du Commerce britannique qui avait pris l'initiative de l'exode de Shameen vers Hong Kong.

Dans le courant de l'été 1840, la flotte assiégea Canton et occupa d'importantes villes situées plus au nord. Les Anglais avaient envoyé leur arme secrète, un bateau à aubes baptisé *Nemesis*, à qui son faible tirant d'eau d'un mètre cinquante permettait d'évoluer dans des eaux littorales, quelles que fussent les conditions de marée ou de vent, ou presque<sup>20</sup>. Avec ses deux canons tirant des boulets de trente-deux livres, le *Nemesis* – que les Chinois surnommèrent le « bateau démon » – était capable de réduire en miettes les plus solides jonques de guerre chinoises. En l'espace d'un an, la Grande-Bretagne avait pris le contrôle du Grand Canal reliant Pékin à Hangchow, et ses troupes avaient occupé les forteresses à l'embouchure du Yang-Tsé. L'empereur Daoguang n'eut d'autre solution que de demander la paix.

La guerre de l'opium, comme on l'a appelée, était un curieux conflit : consciente d'avoir atteint les limites de ses capacités impériales en Inde, la Grande-Bretagne n'avait pas l'intention de coloniser le vaste territoire de la Chine<sup>21</sup>. À Pékin, les Qing, qui venaient de perdre leur première guerre en deux siècles de règne, persistaient à considérer les Britanniques comme

des pirates qui ne tarderaient pas à repartir. Le traité de Nankin, signé sur un navire britannique amarré dans le Yang-Tsé, cédait à perpétuité le nouvel avant-poste commercial de Hong Kong à la couronne britannique et ouvrait cinq villes littorales chinoises – du sud au nord : Canton, Amoy, Fuzhou, Ningpo et Shanghai – aux sujets britanniques désireux de s’y établir<sup>22</sup>. En vertu d’autres traités conclus ultérieurement avec la France et les États-Unis, la Chine accepta de se soumettre au droit international. La création des ports de traité, nom donné à Shanghai et aux quatre autres villes, faisait savoir au monde que la Chine était désormais ouverte au commerce. (À Bombay, le patriarche des Sassoon entendit parler des ports de traité par hasard : le vieux David, qui avait l’habitude d’aller chercher lui-même son courrier à la poste, commença à enquêter après avoir constaté que ses concurrents recevaient des sacs de lettres portant des cachets de la poste chinoise<sup>23</sup>.)

L’article 21 du traité conclu avec les États-Unis établissait le principe d’« extraterritorialité », en vertu duquel un Américain qui commettrait un délit sur le territoire chinois serait jugé « selon les lois des États-Unis ». La Grande-Bretagne ayant astucieusement stipulé que ses citoyens jouiraient de l’intégralité des privilèges accordés à l’avenir aux autres puissances étrangères, l’immunité à l’égard du droit chinois s’appliquait à presque tous les anglophones, qu’ils fussent diplomates ou clochards. Dans les faits, l’« extraterritorialité », comme on l’appelait en abrégé, voulait dire, pour reprendre les mots ultérieurs d’un auteur eurasien, que les Occidentaux « pouvaient entrer en Chine sans passeport et y rester aussi longtemps qu’ils le voulaient, voler, piller, assassiner... introduire des narcotiques, de l’opium et des fusils sans jamais être poursuivis par la justice<sup>24</sup> ».

Quand le *Nemesis* entra dans Shanghai dix ans après le *Lord Amherst*, il ne lui fallut que deux heures pour pulvériser les forts de l’embouchure du Woosung. Malgré la vive résistance des soldats Qing – « aucun de ceux qui ont observé l’obstination et la détermination avec lesquelles les Chinois se sont défendus ne se refuserait à rendre pleinement hommage à leur bravoure personnelle », observa un commandant britannique<sup>25</sup> –, ils furent contraints de se retirer. Après avoir escaladé les murailles de la vieille ville, les Britanniques établirent leur

quartier général militaire dans le temple du dieu de la ville. Au cours des mois qui suivirent, les soldats pillèrent le vieux Shanghai, débitant de délicates sculptures pour en faire du bois de chauffage. Ils vendirent leurs précieux larcins aux marchands locaux les plus vénaux, faisant descendre des sculptures de jade et des fauteuils en bois d'amourette au bout d'une corde le long des murailles à la faveur de la nuit, en échange d'une poignée de pièces d'argent mexicain<sup>26</sup>.

Après les pillages, le capitaine George Balfour, premier consul en poste à Shanghai, négocia avec le plus haut fonctionnaire local, le *taotai*, désormais docile, les conditions qui allaient donner son visage à la ville pendant le siècle à venir. Vingt-trois « Règlements fonciers » permettaient aux étrangers de louer de façon permanente des terres en dehors de la ville fortifiée et interdisaient aux Chinois de détenir des titres de propriété (bien qu'il fût entendu, naturellement, que l'empereur était le *vrai* propriétaire de toutes les terres sous le Ciel<sup>27</sup>). Au nord, cent quatre-vingt-dix hectares de littoral furent réservés à la concession britannique<sup>28</sup>. Le capitaine Balfour, qui n'ignorait pas l'importance du contrôle de l'embouchure du Yang-Tsé, décida d'installer le consulat britannique sur le site des forts récemment vaincus du Woosung – autrement dit, à l'endroit où se dressait, peu de temps auparavant encore, le village de pêcheurs de Hu Tu Lei. Situés entre la ville fortifiée et la zone britannique, les soixante-six hectares de la Concession française comprenaient une partie de la rive du Whangpoo que l'on appellerait bientôt le quai de France. Au nord du secteur britannique, les États-Unis se virent octroyer plus de cinq cents hectares sur l'autre rive du Woosung.

En vertu des Règlements fonciers, Shanghai devint, comme l'avait déclaré, exultant, un orateur du kiosque à l'occasion du jubilé de la ville, « l'unique cas d'une république lâchée sur un empire étranger<sup>29</sup> ».

Au sud du terrain réclamé pour le consulat britannique, une rangée de pieux fut enfoncée dans la boue de la berge. Le *taotai* informa les étrangers qu'afin de préserver les droits des coolies<sup>30</sup>, qui empruntaient depuis des siècles le sentier de halage pour tirer des radeaux jusqu'au Yang-Tsé, aucune construction ne serait autorisée à moins de dix mètres du Whangpoo (une distance bientôt doublée, qui posa les fondements de la

promenade connue ultérieurement sous le nom de Bund<sup>31</sup>). Par ailleurs, les étrangers devraient négocier leurs titres avec les résidents locaux, lopin par lopin. À l'époque, les berges du Whangpoo, qui constituaient alors les faubourgs nord de la ville fortifiée, abritaient une population d'à peine cinq cents fermiers et pêcheurs chinois.

« Il s'agissait pour l'essentiel de cimetières, de potagers avec des ateliers et des baraques, petits et d'aspect misérable », déclara le pasteur Muirhead à propos des terrains contigus à la berge. « Des fossés ouverts et repoussants avaient été creusés en tous sens, et il fallait veiller, de jour comme de nuit, à ne pas se faire engloutir par ces pièges en allant et venant. Les rues, étroites et déplaisantes, étaient pour certaines recouvertes de pierres inégales ou restées dans leur état de boue originelle<sup>32</sup>. » Ce qui serait plus tard le tronçon le plus oriental de Nanking Road suivait le cours d'un ruisseau dont les rives ombragées par des saules sinuaient en direction du Whangpoo<sup>33</sup>.

Bien que les marchands arrivés dans le sillage des soldats aient trouvé la population de Shanghai plus ouverte aux affaires que les Cantonais du Sud, notoirement xénophobes, certains résistèrent obstinément à toute interaction avec les nouveaux venus. Quand le *taotai* et le conseil britannique rendirent visite à une vieille dame, elle refusa catégoriquement de vendre la parcelle de berge où étaient enterrés ses ancêtres.

« Elle est allée si loin dans son opposition à toutes les propositions qu'on lui a faites, raconta le rédacteur d'un des premiers journaux de Shanghai, qu'après avoir déversé sur le chef du groupe un torrent de jurons familiers, elle a, j'en rougis encore, *craché au visage* du *taotai* et déclaré qu'elle ne vendrait *jamais* son patrimoine à des démons étrangers<sup>34</sup>! »

Le journaliste ne mentionnait pas en revanche comment on avait fini par convaincre la vieille dame de vendre, ou par l'y contraindre. En tout état de cause, en 1857, les bâtiments à colonnades d'Augustine Heard & Co s'élevaient sur ce lopin<sup>35</sup>. Quand ce marchand d'opium de Nouvelle-Angleterre fut ruiné par la panique de 1873, une crise financière à l'origine de plusieurs années de dépression aux États-Unis et en Angleterre, la famille Sassoon en profita pour mettre la main sur ce terrain et jeta son dévolu sur le site exceptionnel du n° 20 du Bund pour y installer le siège d'E. D. Sassoon & Co.

À l'angle de Peking Road, là où les coolies fumaient et bavardaient, les brancards de leurs pousse-pousse oisifs reposant sur le trottoir, Hardoon passa devant un obélisque blanc<sup>36</sup>. Le monument à la mémoire de la majestueusement nommée « Armée à Jamais Victorieuse » le fit pouffer de rire : il commémorait un des plus étranges épisodes de la récente histoire de la Chine et contribuait grandement à expliquer pourquoi Hardoon était en passe de devenir le plus riche étranger de Shanghai.

Quatre ans après la signature du traité de Nankin, un instituteur de village qui s'appelait Hong Xiuquan et avait échoué aux examens officiels qui lui auraient permis de revêtir les robes d'érudit prétendit être le petit frère de Jésus-Christ. Inspiré par une lecture superficielle de brochures distribuées par des missionnaires chrétiens, il leva une armée de dix mille adeptes qu'il baptisa les Taiping – le « Royaume Céleste<sup>37</sup> ». Les Taiping portaient les cheveux longs, vivaient en communauté, confiaient des postes de responsabilité à des femmes et juraient d'extirper la corruption et l'opiomanie. En 1853, ils avaient semé la terreur à travers le pays jusqu'à Nankin au nord, une ville qui leur servit de base pendant plus d'une décennie. La même année, les Petites Épées, une bande de soldats qui se disaient inspirés des Taiping, franchirent les murailles de la vieille ville de Shanghai.

Les Shanghailanders firent d'abord bon accueil à ces chrétiens autoproclamés – avant de décréter qu'il s'agissait de dangereux fanatiques. Frederick Townsend Ward, un flibustier du Massachusetts, fut payé pour conduire l'« Armée à Jamais Victorieuse », une force majoritairement chinoise constituée à la hâte, contre les Petites Épées. Bien que la bataille de Muddy Flat (qui se déroula sur le futur hippodrome) ait été un fiasco sur le plan militaire – Ward fut tué par une balle perdue, et ses soldats furent réduits à l'impuissance par un fossé pourtant peu profond –, les rebelles furent chassés<sup>38</sup> ; cette bataille fut directement à l'origine de la création du Corps des volontaires, dédié à la défense du port de traité. La révolte des Taiping, qui fit vingt millions de morts en treize ans<sup>39</sup>, prit fin en raison de luttes intestines et fut écrasée par les forces des Qing en 1864.

La véritable folie des Taiping résidait, Hardoon le savait, dans le nombre de nouveaux résidents qu'elle conduisit dans les concessions étrangères de Shanghai. Trois cent mille réfugiés chinois aux abois arrivèrent en provenance de la seule ville de Nankin. Dans les concessions française et britannique (les concessions britannique et américaine, dont la seconde n'avait jamais été reconnue par le Congrès, fusionnèrent en 1863 pour donner naissance à la Concession internationale), des entrepreneurs construisirent des rangées compactes d'immeubles d'habitation pour loger les nouveaux venus. Un terrain rural qui avait été acheté quelques centaines de dollars d'argent mexicain coûtait désormais douze mille dollars l'acre<sup>40</sup>. Bien que de nombreux réfugiés aient regagné la campagne à la fin des combats, cet exode avait créé un précédent. Chaque fois que la famine, une inondation ou les abus d'un seigneur de la guerre ravageaient la campagne, un nouveau flot de réfugiés arrivait à Shanghai, qui abritait ainsi en 1891 un million sept cent mille habitants (dont seulement cinq mille deux cent soixante-quatorze Européens ou Américains)<sup>41</sup>.

Or c'était sur cette concentration d'humanité qu'Hardoon s'enrichissait. Tous les mois, il venait personnellement toucher le loyer de chacune de ses propriétés, étonnant les nouveaux locataires par sa capacité à s'entretenir avec eux en chinois.

Hardoon attendait justement un locataire récalcitrant dans la cuisine d'une de ses maisons mitoyennes quand il avait fait la connaissance de Liza Roos. Fruit d'une aventure entre une Chinoise et un marin français, elle gagnait chichement sa vie comme couturière et nourrice<sup>42</sup>; certains chuchotaient qu'elle avait été « fleuriste », un mot qui désignait les prostituées en argot de Shanghai. Son charme exotique séduisit Hardoon; malgré ses traits européens, elle était bouddhiste, ne jurait que par la médecine traditionnelle, croyait aux diseurs de bonne aventure et préférait se faire appeler par son nom chinois, Luo Jialing. Leur mariage mêla traditions séfarades et chinoises; au cours de la cérémonie, ils répétèrent simultanément *hareath*, pendant que des bâtons d'encens se consumaient à côté d'eux<sup>43</sup>.

Les Shanghailanders pur sang, Hardoon ne l'ignorait pas, tenaient son mariage avec une métisse pour le comble de l'excentricité. Mais Jialing lui avait fait aimer l'énergie

concentrée de Shanghai. En passant devant Foochow Road, il entendit le «*Hi-yi-ho-ah-yum!*» de travailleurs qui s’efforçaient de soulever un marteau de plus de deux cents kilos à l’aide d’une poulie, suivi par un choc sourd et un «*hoom-ah!*» au moment où ils lâchaient les piles de bois dans le limon du Whangpoo. Une rangée de jardiniers à croupetons bavardaient et riaient tout en tondant l’herbe avec des faux miniatures, progressant, centimètre par centimètre, le long de la pelouse située devant Custom House. S’échappant d’une ruelle, une odeur de fromage de soja frit, que l’on sortait brûlant d’un bac d’huile à l’aide de baguettes surdimensionnées dès qu’il était jaune et croquant, se mêlait à la puanteur des « charrettes à miel », qui transportaient de l’engrais humain destiné aux potagers situés à l’extérieur de la ville.

Shanghai pardonnait ses faiblesses à Hardoon, parce qu’il avait amassé ce que la ville respectait le plus : l’argent. En un sens, l’année du jubilé avait également été celle de son couronnement personnel. Non content d’avoir été nommé conseiller du gouvernement municipal de la Concession française en reconnaissance de l’importance de ses propriétés, il avait désormais obtenu accès au bastion le plus fermé de l’élite britannique : le Shanghai Club, fermé à tous les Chinois, aussi riches et aussi nobles fussent-ils<sup>44</sup>.

Il ne pouvait s’empêcher de se demander ce que l’avenir lui réservait. Au club, il avait lu un éditorial des *North-China Daily News* qui l’avait incité à réfléchir aux destinées de la ville à laquelle il avait lié son sort.

«Y a-t-il quelqu’un, interrogeait le rédacteur en chef, qui ne soit pas fier d’être un Shanghailander? Sur les centaines d’enfants qui vont s’amuser aujourd’hui et demain, certains assisteront indubitablement au prochain jubilé, en 1943. Il n’est pas facile de prévoir ce que la ville sera devenue à cette date<sup>45</sup>.»

L’avenir des employeurs de Hardoon en Extrême-Orient était encore plus imprévisible. En 1880, quand Elias mourut brutalement en inspectant les plantations de thé des Sassoon à Ceylan, son fils Jacob, qui avait supervisé la construction de filatures de coton dernier cri à Bombay, fut envoyé dans les bureaux du « nouveau » Sassoon à Shanghai. Si Jacob s’était révélé un excellent administrateur, son petit frère David n’avait

rien de commun avec le patriarche autoritaire de la famille à qui il devait son prénom. Aussi charmant que petit, David passait la moitié de l'année à Londres à courir les actrices et les danseuses<sup>46</sup>. À Shanghai, quand il daignait se présenter dans les locaux des Sassoon, il gardait le nez plongé dans les résultats des courses. Si le nom des Sassoon voulait continuer à exister au xx<sup>e</sup> siècle, il faudrait qu'un esprit commerçant plus aiguisé s'engouffre dans la brèche. Elias, Hardoon le savait, avait en Angleterre un petit-fils qui devait faire sa bar-mitsvah l'année suivante. Peut-être pourrait-on convaincre un jour ce Victor, ou un autre représentant de sa génération, d'aller tenter sa chance à Shanghai.

La promenade d'après-midi de Hardoon s'acheva lorsqu'il arriva devant un bâtiment recouvert de tuiles, dont la façade s'ornait de rangées de fenêtres cintrées, à l'angle de Nanking Road et du Bund. Il éprouvait une intense satisfaction en s'approchant de l'immeuble que les Chinois désignaient comme le « nouveau » Sassoon. Sa position centrale sur la berge le mettait encore plus en vue que les institutions britanniques telles que le Shanghai Club et Jardine, Matheson & Co.

La présence au cœur des concessions étrangères de Shanghai – prétendument construites pour apporter le christianisme à un empire païen – d'un bâtiment appartenant à des descendants directs du roi David s'harmonisait parfaitement avec le jugement inné que portait Hardoon sur la complexité humaine.

C'était à l'endroit précis où s'arrêta la balade de Silas Hardoon, en cet après-midi de 1893, que les pêcheurs du village de Hu Tu Lei avaient jadis tiré leurs nasses en profitant de la marée. Et c'était précisément sur ce tronçon de rive – où le *Lord Amherst* avait jeté l'ancre, où une Chinoise obstinée avait craché au visage du *taotai* plutôt que de vendre la terre de ses aïeux et où l'entrepôt d'un marchand d'opium de Nouvelle-Angleterre avait été remplacé par le *hong* du « nouveau » Sassoon – que le Cathay, le plus grand hôtel d'Extrême-Orient, allait sortir de terre.



## Deuxième partie

« Tout bien considéré, il y a énormément de choses à savoir à mon sujet, si on s'en donne la peine. »

Emily HAHN,  
*China to Me*, 1944



Saint-Louis, 27 mai 1916

Par un de ces jours de la fin du printemps où le soleil faisait fondre l'asphalte de Fountain Avenue, maculant ses pieds et ses mollets nus de traînées de goudron ramolli, la chaleur de Saint-Louis faisait aspirer Mickey à retrouver au plus vite la fraîcheur de la demeure familiale<sup>1</sup>. Dans le petit salon, les murs étaient couverts d'étagères et un gros *Webster's Dictionary* trônait, ouvert, sur un lutrin. (Les pages centrales avaient tendance à se détacher à cause de tous les mots qu'elle y avait cherchés. Les plus intéressants, avait-elle remarqué, semblaient tous commencer par «l» : licencieux, libidineux, lascif<sup>2</sup>). Quand il faisait beau, les livres étaient interdits ; sa mère semblait penser que consacrer trop de temps à la lecture finirait par épuiser la durée de vision limitée accordée à de jeunes yeux. Chez les Hahn, lire pour le plaisir ne devait pas occuper plus d'une demi-heure par jour.

Malgré son surnom – que lui avait donné sa mère en raison d'une prétendue ressemblance avec un personnage de fiction créé par un journaliste, un tenancier de bistrot irlandais pour le moins liant<sup>3</sup> –, Mickey n'était pas un garçon manqué. Elle n'aimait pas les jeux d'extérieur. À onze ans, sa coupe à la Jeanne d'Arc laissait quelques mèches pendantes encadrer des joues aux rondeurs encore enfantines. Toute petite, elle avait porté un appareil orthopédique pour corriger la déformation

d'une jambe, ce qui lui donnait une bonne excuse pour traîner au salon et feuilleter des livres d'images pendant que son frère et ses quatre sœurs s'amusaient dehors. À présent, si elle cherchait à apporter subrepticement un livre à la table de la cuisine, elle se faisait inmanquablement réprimander et on lui rappelait tous les petits Chinois qui ne seraient que trop heureux de manger son dîner.

Cet après-midi-là, Mickey laissa ses sœurs jouer dans Fountain Park et se glissa dans le jardin. Elle avait découvert que la fourche du pêcheur offrait une cachette idéale pour le fruit défendu. À l'ombre de la haute palissade, elle pouvait lire pendant des heures sans se faire surprendre<sup>4</sup>.

Elle avait déjà dévoré tous les classiques pour enfants agréés qui se trouvaient sur les rayonnages de ses parents. David Copperfield, qui s'était enfui à Douvres avec seulement trois demi-pence en poche, avait comblé sa soif d'aventures, tout comme Huck Finn, qui avait descendu sur un radeau le Mississippi, le fleuve qui traversait sa propre ville. Plus récemment, cependant, lui était venu le goût de contrées plus exotiques. Elle avait adoré les aventures de Kim, l'orphelin irlandais qui devenait l'ami de charmeurs de serpents et de lamas tibétains en courant pieds nus dans les ruelles de Lahore. Récemment, elle avait lu *The Wallet of Kai Lung*, l'histoire d'un conteur itinérant qui triomphait aussi bien des bandits que des barbares en parcourant les forêts de camphre, les berges bordées de saules et les jardins de temples chinois<sup>5</sup>.

Se haussant sur la pointe des pieds, elle glissa le bras à l'intérieur de l'arbre et en ressortit un livre cartonné. Sa jaquette représentait un homme au visage jaune et à la moustache pendante, aux yeux fendus et aux mains serrées sur un cimeterre – apparemment prêt à le plonger dans le sein de la femme à demi dévêtue qui se trouvait à côté de lui et dont les bras nus étaient enchaînés à un bouddha doré. Les jeunes filles comme il faut n'étaient pas censées lire les ouvrages de Sax Rohmer. Mickey n'en était jamais rassasiée.

Adossée à un poteau, les orteils dans l'herbe fraîche, elle sentait sa respiration s'accélérer lorsque le vertueux docteur Petrie décrivait sa première rencontre avec le mystérieux Fu Manchu.

Dans sa longue tunique jaune, son visage réfléchi, semblable à un masque, penché sur l'étrange bric-à-brac, son haut front bombé luisant dans la lumière de la lampe, ses yeux anormaux, à l'iris vert et comme terni, tournés vers nous – c'était une apparition venue tout droit des royaumes du délire<sup>6</sup>.

Fu Manchu, découvre Petrie, est le chef du Péril Jaune, une société secrète de voyous et de dacoïts bien décidés à placer l'Europe et l'Amérique sous le sceptre de Cathay. Son arsenal comprend des scorpions et des pythons, des bacilles et des champignons, des araignées noires venimeuses aux yeux de diamant et un ouistiti en laisse, dressé à obéir à ses ordres, qu'il aime à caresser de ses longs doigts crochus.

Suivant le génie du mal dans l'East End de Londres, le docteur Petrie est témoin des étranges rituels de la fumerie d'opium :

Après avoir chauffé une aiguille à blanc dans la flamme de la lampe, il la plongea dans une vieille boîte en fer; lorsqu'il l'en retira, une perle d'opium adhérait à la pointe. Il la réchauffa à la flamme de la lampe puis la plongea dans la calotte de la pipe de métal, où elle se consuma dans un éclair bleu vif.

Le perfide docteur Fu Manchu, cependant, avait seulement feint d'être drogué afin de mieux berner Petrie.

Le docteur s'avança d'un pas que j'ai du mal à décrire – semblable à celui d'un chat, et cependant hésitant, portant haut ses épaules étroites et courbées. Il posa la lanterne dans une niche sans jamais détourner de nous le regard reptilien de ces yeux qui hantent à jamais mes rêves. Ils luisaient d'un éclat viridescent que je n'ai jamais vu qu'aux félins – et cette taie qui par intermittence voilait leur éclat – mais je ne peux en dire davantage<sup>7</sup>...

Mickey cherchait à se rappeler si elle avait déjà vu de tels yeux. Le seul Oriental qu'elle connaissait était le vieil homme qui tenait la blanchisserie<sup>8</sup>. Certains enfants avaient peur de lui et l'appelaient « le Chinetoque », mais elle aimait bien aller dans sa boutique. Il avait toujours l'air de rire et la laissait jouer avec son chaton, jusqu'au jour où sa mère, convaincue que

les chats transmettaient la typhoïde aux enfants, lui interdit d'y retourner.

Lorsque le soleil déclina dans le ciel, les premiers éclats des lucioles apparurent près du sol, dans les bosquets d'hibiscus. La bonne du rez-de-chaussée l'appela à nouveau – le dîner était servi – mais elle continua à lire, inconsciente de tout, hormis des mystères de Cathay.

Mickey n'aurait plus très longtemps à attendre pour avoir la liberté de lire tous les livres qu'elle voulait, chaque fois qu'elle voudrait. Et bientôt, elle vivrait ses propres aventures dans des pays lointains et raconterait elle-même des expériences qui lui auraient paru, quand elle était petite, sinon aussi scabreuses que celles de Sax Rohmer, du moins aussi invraisemblables.

Curieusement, les plus captivantes mettraient en scène des primates exotiques, des sociétés secrètes orientales, des pipes à opium et des intellectuels aux doigts effilés vêtus de longues robes de soie.

## La carrière d'une garçonne

Au printemps de 1935, tous les doutes que pouvait nourrir sir Victor Sassoon sur l'opportunité de son installation en Chine s'étaient dissipés. Après les soucis qu'avait connus Shanghai trois ans plus tôt – la mine sous-marine qui avait ébranlé le Cathay Hotel, le bombardement du quartier de Chapei par les Japonais –, la paix était revenue sur la ville.

Il s'était agi, en réalité, d'une drôle de petite guerre. Pour les Chinois, cette invasion entrerait dans l'histoire sous le nom de l'« incident du 28 janvier ». Chose incroyable, les soldats de la 19<sup>e</sup> armée de route tinrent bon et combattirent les Japonais, les humiliant et les repoussant temporairement jusqu'à leurs destroyers ancrés sur le Whangpoo<sup>1</sup>. (Seule l'arrivée de huit mille hommes envoyés en renfort par les Japonais contraindrait les soldats chinois mal équipés, non payés et mal nourris à reculer pour de bon.) Dédaignés par la direction nationaliste de la capitale, Nankin, les membres de la 19<sup>e</sup> armée de route devinrent des héros pour le commun des Chinois<sup>2</sup>. Leur résistance prouva pour la première fois dans l'histoire moderne que les soldats chinois avaient le courage et la compétence nécessaires pour tenir tête à des envahisseurs étrangers.

Le prix en fut cependant colossal. Les Japonais s'étaient vantés de pouvoir prendre Shanghai en quatre heures. La bataille dura cinq semaines et coûta la vie à trois mille de leurs

meilleurs soldats. Les pilonnages d'artillerie, le bombardement et les combats de rue détruisirent quatre-vingt-cinq pour cent des constructions de Chapei et tuèrent dix mille civils chinois<sup>3</sup>.

Parmi les relations de sir Victor, certains Shanghailanders avaient en fait acclamé les envahisseurs. Les Japonais, autorisés à voter aux élections locales et à occuper des sièges au Conseil municipal, étaient considérés comme des « Occidentaux à titre honorifique ». De nombreux hommes d'affaires britanniques et américains espéraient qu'ils feraient passer aux masses chinoises leur goût récent pour le nationalisme.

Tout au long de cet incident, sir Victor s'était montré impassible en public. On avait pu le voir le soir au Horse and Hounds, le bar du hall du Cathay, bavardant avec des clients et offrant aux touristes des tournées de champagne rosé<sup>4</sup>. Quand l'aide de camp d'un général chinois était venu, suant et soufflant, présenter ses excuses à sir Victor pour s'être fait canarder – la balle qui avait bien failli toucher sa caméra était, apprit-on, chinoise et non japonaise –, il avait accepté aimablement le sachet de bonbons présenté en offrande de paix<sup>5</sup>.

Et puis, un par un, les soldats de la 19<sup>e</sup> armée de route s'étaient évanouis dans la nature. À la fin de la première semaine de mars, le « cercle du soleil » du drapeau japonais flottait au-dessus des décombres jonchant l'emplacement de l'ancienne gare du Nord. Satisfaits de leur démonstration de force, les Japonais se retirèrent et une paix instable revint sur Shanghai.

La Société des Nations avait choisi le Cathay Hotel comme siège des négociations destinées à mettre fin au conflit. Sir Victor profita de ce que les délégués remplissaient leurs fiches pour exprimer sa confiance dans l'avenir de Shanghai à sir Miles Lampson, ministre de Grande-Bretagne en Chine, et à Lord Lytton, chef de la commission<sup>6</sup>. (Les agents de la Branche spéciale de la police municipale déjouèrent une tentative d'assassinat à l'hôtel: un Chinois, découvrirent-ils, avait introduit dans la chambre 511 trois grenades à main dissimulées dans ses bagages; il avait apparemment l'intention de montrer au monde, dont le regard était braqué sur Shanghai, que le gouvernement nationaliste était incapable d'assurer la sécurité dans la plus grande ville du pays<sup>7</sup>.) Les marchés avaient vu dans l'absence relative de dégâts le signe de l'inviolabilité des

concessions étrangères<sup>8</sup>. La guerre, comme sir Victor ne ménageait pas sa peine pour le faire savoir aux journalistes, était dans l'ensemble « restée à sa place<sup>9</sup> », et les Japonais comme les Chinois avaient traité les résidents de la Concession internationale avec une retenue digne de gentlemen.

Au cours des années suivantes, les Japonais semblèrent avoir renoncé à leur agressivité à Shanghai. Ayant mis en place le dernier empereur de Chine, « Henry » Pu Yi, en guise de souverain fantoche dans le nord de la Chine, ils se prétendirent satisfaits de leurs possessions en Mandchourie – au Mandchoukouo, comme ils l'appelaient désormais. À Shanghai, les ressortissants japonais s'éloignaient rarement du Petit Tokyo, situé au nord de Garden Bridge, et semblaient se contenter des deux sièges mis à leur disposition au Conseil municipal. Les *taïpans* locaux pensaient que l'on arriverait à convaincre les « fils du Ciel » de partager le pouvoir à Shanghai au lieu de s'en emparer. Le gâteau était assez gros, après tout, pour que tout le monde en ait une part.

Les touristes étaient revenus, eux aussi, et Shanghai commençait à avoir la réputation d'être la ville la plus gaie du monde. Tous les jours, des flots de *world-girdlers*, ces voyageurs qui faisaient le tour du monde, débarquaient de paquebots qui, ayant franchi les canaux de Panama ou de Suez, s'étaient faufiletés à travers les îles Hawaï ou avaient contourné le cap de Bonne-Espérance<sup>10</sup>. Dans le courant de ce seul mois, le *Sumatra* arriverait de Trieste, le *Resolute* de Hambourg, le *Naldera* de Londres, le *Tancred* d'Oslo, le *President Jackson* de Seattle, l'*Empress of Russia* de Vancouver et le *Glengarry* de Port-Saïd<sup>11</sup>. Déposés par des vedettes à vapeur sur les quais devant Custom House, sur le Bund, la plupart des visiteurs n'étaient en réalité que des « clients de quatre minutes », parcourant le hall du Cathay pour faire un peu de lèche-vitrine dans la galerie marchande. Les plus fortunés prenaient une chambre, restaient une nuit ou une semaine, faisant résonner la salle de bal et le Horse and Hounds de rires et de chansons jusque tard dans la nuit.

Sir Victor lui-même avait récemment regagné l'Extrême-Orient sur un paquebot de la Lloyd Triestino après avoir passé l'été à Londres et à Monte-Carlo. Lorsque le *Conte Verde* s'était engagé dans l'Adriatique, il avait organisé un concert-cocktail

costumé. «Ladies and gentlemen, annonçait une invitation adressée aux passagers de première classe, vous êtes aimablement priés de vous présenter en costume vénitien afin de rendre la fête plus attrayante.» Pour s'assurer que les festivités seraient vraiment joyeuses, il avait glissé au barman la recette d'une de ses boissons emblématiques, le mortel Green Hat, rebaptisé Conte Verde en l'honneur du bateau. Les invités étaient mis en garde contre sa puissance sur un menu imprimé.

«Le Célèbre Cocktail de Sir Victor Sassoon, pouvait-on lire. Pour les hommes, les vrais. 2 parts de gin, 2 parts de cointreau, 2 parts de vermouth français, 2 parts de crème de menthe, 1 part de citron<sup>12</sup>.»

Répandant une lueur d'un vert lugubre, le Conte Verde tournait immédiatement la tête aux buveurs et la fête, très décontractée, avait été un franc succès.

On pouvait en dire autant de la Circus Dance de sir Victor, lors de laquelle le gratin de la bonne société de Shanghai avait été invité dans la salle de bal du Cathay Hotel, transformée pour la soirée en grand chapiteau. Les plus éminents *taipans* de la ville étaient venus vêtus de chemises de satin de funambules et une *taitai* s'était déguisée en phoque d'un aspect glissant parfaitement convaincant. Les acrobates chinois de la troupe de Long Tack Sam avaient provoqué des cris d'admiration lorsqu'ils avaient traversé la foule en faisant la roue. Tout cela convenait fort bien à sir Victor qui avait fait une apparition en Monsieur Loyal, avec chapeau haut de forme, fausse moustache et fouet<sup>13</sup>.

La situation menaçant de dégénérer, il avait eu grand besoin de l'autorité que lui conférait ce rôle. Une jeune femme avait en effet eu l'effronterie de s'immiscer dans la fête, dûment costumée mais sans invitation. («Jolie fille, nota-t-il dans son journal, mais je ne saurais tolérer cela.») Quant à Sylvia Chancellor, épouse du directeur de l'agence Reuters en Extrême-Orient, elle avait, avec le concours de John Keswick, un des directeurs de Jardine's, fait amener un âne jusqu'à la fête en utilisant le monte-charge. Le bourricot s'était mis à déféquer par terre au milieu des danseurs<sup>14</sup>.

Sir Victor avait été obligé de dire sèchement «Sortez-le d'ici» à Keswick déguisé en Don Quichotte, pendant que Sylvia Chancellor finissait la nuit endormie sur la piste de danse.

Malgré ces quelques marques d'irrespect des Shanghailanders britanniques, sir Victor trouvait la vie à la fois amusante et gratifiante. Ses nombreuses entreprises prospéraient et entre les déjeuners à la Royal Air Force Association, les dîners au Shanghai Club et les soirées jusqu'à point d'heure au Majestic Ballroom, son emploi du temps était si bien rempli qu'il avait décidé d'embaucher une jeune femme à temps plein au poste de secrétaire préposée aux mondanités<sup>15</sup>.

Récemment, la vie elle-même avait pris un parfum d'aventure. La renommée de Shanghai attirait les coquins, les globe-trotters et les spécialistes du changement d'identité les plus invraisemblables. Revenant d'un voyage d'affaires à Hong Kong à bord du *President Grant*, sir Victor avait fait la connaissance de Sun Fo, fils du défunt Sun Yat-sen<sup>16</sup>. L'homme politique nationaliste, alors maire de Canton, était une sombre nullité, mais son garde du corps, un grand type costaud, s'était révélé d'excellente compagnie. S'exprimant avec un accent bâtard mêlant le cockney et le canadien français, Morris Cohen « Deux Pistolets » lui raconta comment, après s'être fait prendre en train de voler une montre de gousset dans un quartier chaud de l'East End londonien, il avait été envoyé en exil dans les Prairies canadiennes. Là, il avait fait tomber le pistolet des mains d'un voyou qui cherchait à braquer un restaurant chinois qu'il fréquentait. Une chose conduisant à une autre, avait expliqué Cohen, il avait été enrôlé dans une société secrète qui avait juré de renverser les Mandchous. En Chine, il était devenu aide de camp du docteur Sun, puis trafiquant d'armes, avant d'être le premier étranger nommé général de l'armée nationaliste. Cohen jugeait parfaitement naturel que les Chinois s'entendent bien avec les juifs : ils avaient beaucoup de points communs.

« Nous sommes de bons amis, mais de foutrement mauvais ennemis, avait-il confié à sir Victor. Nous ne cherchons pas les ennuis, mais si quelqu'un s'en prend à nous, on aime bien avoir le dessus, et peu importe combien de temps il nous faut pour ça. »

Sir Victor passait ses week-ends à l'Eve's, un pavillon de chasse de style Tudor construit dans les faubourgs occidentaux de Shanghai sur un terrain qu'il avait acheté à un des associés de Palmer & Turner, la société qui avait construit le Cathay<sup>17</sup>.

(«Eve», surnom de sir Victor à l'université, était l'acronyme de ses prénoms, Ellice Victor Elias.) Mais il passait la plupart des nuits dans sa suite en attique du onzième étage donnant sur le Bund.

La veille, en traversant le hall du Cathay, il avait engagé la conversation avec une élégante aux yeux noirs dont les cheveux très ondulés étaient coupés au carré, une coiffure en vogue en Amérique. Elle s'appelait Helen Asbury; elle venait d'arriver de Yokohama et voyageait avec sa sœur. Il avait déjà remarqué ces deux brunes fascinantes un peu plus tôt dans la journée, quand il avait fait un saut dans le salon de Bernardine Szold-Fritz.

Sous l'intitulé «VENDREDI – 12 avril 1935», il nota :

«Rencontré Mickey Hahn + Helen Asbury. Dîné avec Helen dans la Suite K. Suis allé chercher Mickey au Pen Club et les ai emmenées toutes les deux à l'Eve's.»

Mickey était exactement le genre de femme qu'il attendait. Spirituelle et dans le vent, elle avait une silhouette voluptueuse et des manières enjouées, désabusées. Elle était juive, ce qui n'était évidemment pas un obstacle – à l'image de celui de sir Victor, son judaïsme relevait de l'origine davantage que de la pratique religieuse. En l'espace de quelques minutes de conversation, elle lui révéla qu'ils avaient un point commun : ils soignaient l'un comme l'autre les fêlures d'un cœur brisé<sup>18</sup>.

Dès ce jour, le nom de «Mickey Hahn» – rapidement abrégé en «Mickey» – apparaîtrait avec une fréquence croissante dans le journal intime de sir Victor.

Emily Hahn était née à Saint-Louis en pleine vague de froid<sup>19</sup>, le 14 janvier 1905 au matin. Elle était la septième de huit enfants. Des six qui survécurent à la petite enfance, tous, sauf Mannel, l'aîné, étaient des filles. Leur père, Isaac, était le fils d'un juif allemand mort prématurément en s'épuisant à travailler comme colporteur dans les campagnes du Midwest. Isaac avait fini par devenir vice-président d'une société d'épicerie et de produits secs du Missouri, ce qui lui permettait de gagner suffisamment bien sa vie pour que la famille engage une «bonne de l'étage» pour s'occuper des enfants, et une «bonne du rez-de-chaussée» pour faire la cuisine. Conteur de talent, doté d'un certain goût pour l'exhibitionnisme, Isaac

était également un athée convaincu, dont l'idée d'une soirée amusante en famille consistait à choisir des passages de la Bible pour en relever les incohérences.

La mère d'Emily, Hannah Schoen, avait le sentiment d'avoir été injustement privée d'éducation parce qu'elle était une fille. Ses parents étaient des juifs conservateurs originaires de Bavière qui, tout en exigeant que leur fille aînée reste à la maison, avaient accepté d'envoyer leurs fils à l'université. Hannah devint une militante précoce de l'égalité des droits des femmes. Dans sa jeunesse, elle avait scandalisé le voisinage en enfilant une culotte bouffante pour se rendre à bicyclette au bureau où elle était employée comme sténographe. Dès leur plus jeune âge, les filles Hahn – Rose, Dorothy (« Dot »), Helen, Emily et la benjamine, Josephine (« Dauphine ») – surent que leur mère se battrait pour les aider à réaliser leurs ambitions. Hannah fut ravie le jour où ses deux plus jeunes filles portèrent des knickers pour aller à l'école et furent photographiées par la *St. Louis Post-Dispatch* pour illustrer un article sur les « tenues impudiques ».

Le foyer des Hahn était animé autant que cultivé. Dans le petit salon, en plus du dictionnaire abondamment feuilleté posé sur son lutrin, les rayonnages ployaient sous les volumes de Hugo, Dickens et Kipling; les invités avaient le plaisir d'assister à des concerts familiaux avec au piano Helen aux belles boucles, la rousse Dot au violon et Mannel à la clarinette, auxquels s'ajoutait la voix tonitruante d'Isaac. Emily dut lutter pour se faire une place. Décelant sur ses traits une trace d'espièglerie irlandaise, sa mère l'avait surnommée « Mickey » en hommage à l'alter ego créé par Finley Peter Dunne, un journaliste de Chicago qui s'était rendu célèbre par ses articles sur les rythmes rustiques du vieux pays. (Mickey Dooley était connu pour avoir dit qu'un bon journal « met à l'aise les affligés » et « afflige les aisés ».) Mickey se trouvait grosse, maladroite et disgracieuse. Comme son père raffolait de Dot et que sa mère avait déclaré qu'Helen était la beauté de la famille, Mickey avait renoncé précocement à rivaliser avec ses sœurs pour attirer l'attention de ses parents.

« C'était la masse écrasante de filles qui me démoralisait, écrivait-elle dans un article du *New Yorker*. Si le monde voulait des princesses gracieuses, bouclées et aux yeux bleus, il n'aurait qu'à se débrouiller avec Helen. Moi, j'avais le *Webster*<sup>20</sup>. »

Elle conserverait toute sa vie un souvenir idyllique de son enfance et considérerait rétrospectivement le Saint-Louis de sa jeunesse comme un lieu tout à fait particulier. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, quand Saint-Louis était la quatrième ville des États-Unis, la fierté civique des habitants de la jeune métropole était parfaitement légitime. Située au centre mythique sinon géographique du pays – à la fois sur la ligne Mason-Dixon divisant le Nord du Sud, et sur le Mississippi marquant le passage de l’Est civilisé à la frontière de l’Ouest –, Saint-Louis se posait en ville du Sud distinguée, aux aspirations nordistes. L’Exposition universelle de 1904 lui avait légué un musée d’art sur le modèle des thermes romains de Caracalla, et une volière, une construction élancée de fer forgé, typique du Gilded Age. Le samedi matin, Mickey se rendait à bicyclette dans Forest Park où elle prenait des cours de dessin et esquissait Apollon et Héra dans un pittoresque pavillon en ruine, avant de se promener au milieu des ibis blancs et des harles couronnés dans le vaste enclos à oiseaux extérieur<sup>21</sup>.

La demeure des Hahn se dresse toujours au milieu d’une rangée d’immeubles de trois étages en face d’un espace vert municipal de forme ovale qu’on appelle Fountain Park, dans le quartier de Grande Prairie<sup>22</sup>. L’ancienne école primaire sur Euclid Avenue, que les sœurs Hahn rejoignaient en traversant le parc, a été fermée; sa porte métallique est ornée d’un panonceau « À vendre ». La fontaine à laquelle le parc doit son nom, simple abreuvoir à oiseaux baroque aux vasques peintes couleur coquille d’œuf, partage désormais la pelouse avec une statue de Martin Luther King Jr., représenté avec une cape flottante. Aujourd’hui, les habitants du quartier sont majoritairement afro-américains, mais il y a un siècle, Grande Prairie hébergeait de nombreux immigrants allemands et irlandais.

À proximité du parc se trouve l’ancien tracé de la ligne de tramway d’Hodiamont, devenu un sentier urbain envahi de mauvaises herbes, où Mickey prenait le tram pour se rendre au lycée Soldan, à un peu moins d’un kilomètre à l’est. Cet établissement accueillait les enfants de familles aisées qui grandissaient du *bon* côté des rails.

Le Central West End, qui reste un des quartiers les plus aisés de Saint-Louis, commence deux rues plus bas, au sud de Fountain Avenue. Il y a un siècle, c’était le lieu de résidence

de l'élite du Midwest, et des entrées de pierre alambiquées décorées de têtes de cheval en fer limitent encore la circulation, transformant des rues comme Kingsbury et Portland Place en enclaves urbaines d'un chic absolu<sup>23</sup>. T. S. Eliot, dont le buste se dresse devant la librairie Left Bank Books sur Euclid Avenue, a grandi dans un hôtel particulier de style Federal Revival aux délicieuses ogives sur Westminster Place (son père était propriétaire d'une briqueterie). Tennessee William a passé son enfance dans un immeuble résidentiel à l'angle de Walton Avenue. Mickey grandit ainsi au voisinage – sinon réellement à l'intérieur – d'un quartier favorable à la respectabilité littéraire.

Elle commençait à peine à apprécier son rôle d'aînée de la maisonnée de Fountain Avenue – Mannel avait épousé une sculptrice, et ses trois sœurs aînées faisaient des études dans des établissements de la côte Est – quand son père annonça le déménagement de la famille à près de cinq cents kilomètres au nord, à Chicago, où son entreprise avait ouvert un nouveau bureau.

Mickey détesta tout d'abord Chicago, avec ses parcs à bestiaux malodorants et son centre d'une effrayante animation, mais l'énergie de cette ville d'immigrants aux reins solides, grouillante d'activités, où se dressèrent les premiers gratte-ciel du monde, ne tarda pas à la séduire. Elle prenait l'EL, le métro aérien pour rejoindre le quartier du Loop où elle dénicha un exemplaire du premier roman de F. Scott Fitzgerald, *L'Envers du paradis*, à la librairie Kroch, et commença à arborer un béret rouge et à passer ses après-midi à l'Art Institute.

Dans la rude ville d'Al Capone, il était plus difficile de se faire des amis que de vivre des aventures. Sa mère s'étonna un jour qu'elle ne fasse pas venir de camarades de classe dans leur appartement de Lawrence Avenue, dans le North Side.

« Mon avis personnel, écrivit plus tard Mickey à propos de ses condisciples, était qu'ils devaient être occupés à faire sauter des coffres-forts quelque part ou à se rouler par terre dans je ne sais quelle fumerie d'opium<sup>24</sup>. »

Peu à peu cependant, les jeunes gens de Chicago, attirés par le charme des sœurs Hahn, se mirent à faire quelques apparitions dans leur demeure. Rose rentra à la maison un jour avec un jeune poète métis du nom de Jean Toomer, ce que

la ségrégation eût rendu impensable à Saint-Louis. Helen, la beauté de la famille, flirta avec un journaliste des *Chicago Daily News* qui avait, affirmait-il, l'intention de l'épouser. (Quand Helen lui brisa le cœur, il partit pour l'Europe, coup d'envoi d'une carrière de globe-trotter qui ferait de John Gunther le correspondant américain à l'étranger le plus célèbre des années 1930<sup>25</sup>.) Mickey fut ravie le jour où Rose épousa un juriste très cultivé du nom de Mitchell Dawson. Les nouveaux mariés invitèrent Mickey à une réunion littéraire, la première d'une longue série, où elle fut séduite par le banjo du poète lauréat du Midwest, Carl Sandburg, un homme au franc parler, grand amateur de baseball.

Au cours de sa première semaine à l'université de Madison, dans le Wisconsin, Mickey, qui avait décidé de devenir sculptrice, vit sa carrière universitaire prendre un brusque virage à gauche. Alors qu'elle prétendait suivre un cours dispensé par un professeur d'ingénierie très apprécié, le doyen l'informa sans ménagements que l'« esprit féminin est incapable d'appréhender la mécanique ou les mathématiques supérieures<sup>26</sup> ». Du coup, elle changea impulsivement de cursus, renonçant à l'étude des arts pour s'inscrire au College of Engineering, une enclave masculine à cette époque. L'étudiante de dix-sept ans, qui avait grandi dans un foyer rempli de femmes, se trouva soudain entourée d'hommes. Mickey se mit au diapason en se transformant progressivement en garçon. Elle commença à porter d'amples pantalons kaki pour aller à la fac et se coupa les cheveux très court. Lors des sorties d'été sur le terrain, dans les *badlands*, elle ne se laissait pas distancer par les géologues qui marchaient d'un bon pas et se prit de goût pour les gros cigares. Quatre ans après que le doyen lui eut dit que c'était impossible, Mickey fut la première femme ingénieur des mines diplômée de l'université du Wisconsin.

Depuis qu'elle était toute petite et qu'elle s'était plongée dans les pages de *Fu Manchu* et de *Huck Finn*, ou avait écouté, captivée, les anecdotes de son père sur ses expéditions sur les routes du Midwest, Mickey avait eu envie de voyager. Un jour d'été, à la fin de sa deuxième année de fac à Madison, Dorothy Raper, sa compagne de chambre, et elle chargèrent une Ford Model T – qu'elles baptisèrent « O-O » à cause des cris d'alarme qu'elles poussaient chaque fois que le moteur

toussait – et partirent pour la Californie. Avant l'époque des motels et des autoroutes, ce trajet de près de quatre mille kilomètres regorgeait de risques potentiels. Elles glissèrent un pistolet de petit calibre sous le siège du conducteur, et portèrent des casquettes sur leurs cheveux coiffés de manière à imiter des rouflaquettes, dans l'espoir que de loin on les prendrait pour des hommes<sup>27</sup>.

Après diverses aventures d'ornières boueuses ou de pneus crevés et quelques escapades jusqu'à Albuquerque, le Grand Canyon et la Forêt pétrifiée, elles rentrèrent à Los Angeles au terme de trois semaines de route.

« Mes parents se plaignaient que je n'aie plus jamais été la même après cet été dans la Model T, écrivit Mickey à son retour au bercail, et je ne peux que leur donner raison. À la maison, je ne tenais pas en place, j'étais grognon... tout me servait d'excuse pour partir n'importe où<sup>28</sup>. »

La première tentative de Mickey pour se fixer fut éphémère. Son premier emploi la conduisit dans les bureaux d'une société de mines de zinc et de plomb de Saint-Louis; son patron la chargea de classer la correspondance pendant que ses collègues masculins partaient faire des recherches géologiques sur le terrain<sup>29</sup>. Dégrisée par la perspective de prendre le tramway tous les jours pour aller faire un travail qui l'ennuyait, Mickey conclut un accord avec elle-même. Elle avait récemment entendu dire que Charles Lindbergh avait passé son diplôme à l'école d'ingénierie de l'université du Wisconsin deux ans seulement avant elle. Une nuit, alors qu'elle buvait de la bière sans alcool avec des journalistes du *Post-Dispatch*, elle décida que si Lindy réussissait la traversée de New York à Paris, elle y verrait le signe qu'elle devait changer de vie<sup>30</sup>. Le 21 mai 1927, à son réveil, elle découvrit les manchettes de journaux annonçant: « Lindbergh l'a fait! » L'aventurier avait accompli le premier vol en solitaire – de trente-trois heures – au-dessus de l'Atlantique.

Le fait que Lindbergh eût réalisé cet exploit dans un avion appelé le *Spirit of St. Louis* entérina l'accord. Mickey quitta son emploi de bureau sans se retourner.

Après avoir appris que Dorothy, sa vieille amie copilote du Model T, s'amuse beaucoup en étant guide touristique au

Nouveau-Mexique, Mickey leva le camp pour l'Ouest dans l'intention de rejoindre les rangs des «Harvey Girls<sup>31</sup>».

Avant que les trains intercontinentaux n'introduisent les wagons-restaurants, la chaîne de Fred Harvey s'était fait connaître pour la beauté et l'adresse des serveuses employées dans ses restaurants de gares, au bord des voies ferrées. À la fin des années 1920, la société Harvey avait élargi ses activités à d'autres branches du secteur touristique. Au Nouveau-Mexique, Mickey fut embauchée pour accompagner les passagers de train longue distance dans une petite excursion baptisée le «Détour indien». Elle les retrouvait à la gare, vêtue d'un uniforme d'un kitch consternant consistant en une chemise kaki, une sorte de marinière de veloutine de couleur vive, une ceinture de poncho argentée et «chose la plus terrifiante, un Stetson très raide». Elle était chargée de faire découvrir le folklore local aux touristes (les «gens de la côte Est» comme elle reçut instruction de les appeler) pendant qu'on les trimbalait entre les villages d'Indiens, les ranches, les musées, les boutiques de souvenirs vendant des poupées kachinas et des objets d'argent de fabrication navajo avant d'aboutir, inévitablement, dans un hôtel appartenant à la société Harvey. Elle faisait des sorties à cheval au clair de lune, assistait à des soirées où la tequila et l'alcool de maïs coulaient à flots et tenait compagnie à des archéologues et à des millionnaires tuberculeux qui arboraient Levi's, bottes et bandanas.

Elle resta au Nouveau-Mexique jusqu'à ce que Hannah, inquiète de voir sa fille quitter les rails, lui rende une visite surprise et propose de lui payer des études de troisième cycle. En janvier 1928, à vingt-trois ans, Mickey déménagea à New York pour s'inscrire à la Columbia University.

Son côté bohème refit surface à Manhattan. Elle loua une chambre sur la 45<sup>e</sup> rue et y suspendit des rideaux de satin décorés de dragons chinois<sup>32</sup>. Elle buvait du gin distillé illégalement et des cocktails au Bacardi dans des bars clandestins et empruntait la ligne A du métro pour se rendre à Harlem, où elle devint une habituée des boîtes de nuit, au point que W. C. Handy, largement connu comme le père du blues, lui offrit un exemplaire dédié d'un portrait de lui réalisé par l'artiste mexicain Miguel Covarrubias. Un vieil ami de Saint-Louis, Davey Loth, qui était journaliste, lui proposa de le

remplacer au *New York World*; une de ses premières missions fut un article en deux parties sur le trafic d'opium à New York. L'été venu, elle passa un mois à Taos avec Covarrubias et sa petite amie, louant la maison où D. H. Lawrence, en quête d'une utopie de vie sauvage, avait séjourné autrefois.

Mickey renonça à devenir géologue à son retour à New York. Alors qu'elle s'extasiait sur la texture du calcite dans un labo de la Columbia, un collègue la moucha en remarquant: «La science n'est pas une série de peintures et de poèmes, tu sais<sup>33</sup>.» Elle eut beau être vexée, elle dut reconnaître qu'il n'avait pas tort. À contrecœur, elle se rangea à l'évidence: son avenir était dans les mots, pas dans les cailloux.

Après avoir permis à Mickey de faire sa première expérience journalistique, Davey Loth, qui signerait en définitive cinquante ouvrages documentaires, l'invita à gagner l'Europe en bateau pour l'aider à effectuer des recherches pour un projet de biographie de Robert et Elizabeth Barrett Browning. À Venise, elle fit une promenade en gondole et aperçut Benito Mussolini – elle *pensait* du moins que c'était lui – debout sur les marches d'une piazza<sup>34</sup>. À Paris, où elle se fit de l'argent facile en travaillant comme guide, elle rencontra Rebecca West qui venait de rompre avec l'ancien prétendant de sa sœur Helen, John Gunther. Ce fut le début d'une correspondance durable avec l'écrivaine anglaise, capable de rivaliser avec Mickey par l'éclectisme de ses intérêts et l'intensité de sa vie amoureuse.

Venue à Londres poursuivre ses recherches sur les Browning, Mickey s'engagea dans une nouvelle relation durable: avec la grande salle de lecture circulaire de la British Library, où elle retournerait maintes fois, toujours à la même place dans l'aile K<sup>35</sup>.

Au cours de ses premières aventures, Mickey ne cessa jamais d'écrire. Sa prose prenait le plus souvent la forme d'une correspondance avec sa famille et ses amis. Les destinataires de ses lettres dactylographiées – presque toutes à interligne simple et remplissant les pages d'une marge à l'autre – avaient bien de la chance. Mickey était en effet une conteuse née, dotée d'un esprit incisif et qui avait l'œil pour le détail révélateur. Tout en restant attentive aux mouvements de son cœur, elle pouvait dissenter de façon aussi divertissante qu'un monologueur bourru d'un tripot clandestin du Midwest.

«Lisbonne est entièrement bâtie sur les flancs de plusieurs montagnes, écrivit-elle à sa mère lors de son premier voyage en Europe. Ils feignent un moment de ne pas le savoir, et puis, tout d'un coup, ils capitulent et vous donnent de grands escaliers qui rejoignent les différentes rues<sup>36</sup>.» De Londres, elle écrivit à son père à propos d'une célèbre soprano: «Hier, nous avons déjeuné avec Rebecca et comme je mentionnais Ursula Greville, elle a dit: "Ah oui. Elle est folle tu sais, complètement folle." Comme si elle-même ne l'était pas<sup>37</sup>.»

Son talent d'écrivain venait d'une habitude prise dans son enfance. Chaque fois qu'il lui arrivait quelque chose – de drôle, de prosaïque, de fantastique –, elle le transformait inconsciemment en une anecdote propre à divertir ses parents et ses frères et sœurs dans leur salon de Saint-Louis. Sa propre famille – cultivée, pleine d'esprit d'émulation, observatrice – était un public idéal pour elle. Dans sa tête, elle était constamment en train d'écrire à Hannah ou à Helen.

À l'insu de Mickey, son beau-frère Mitchell Dawson – le mari de Rose était également un de ses correspondants favoris – présenta certaines de ses lettres du Nouveau-Mexique au *New Yorker*<sup>38</sup>. La responsable littéraire de la revue, Katherine Angell, les refusa, expliquant que le cadre de ses textes était «trop à l'ouest de l'Hudson», mais l'encouragea à poursuivre ses efforts<sup>39</sup>. Mickey s'obstina jusqu'à ce qu'une de ses petites chroniques, le compte rendu très urbain d'une conversation de déjeuner, soit acceptée. La première ligne de «Lovely Lady» mettait en valeur le talent de Mickey pour reproduire des fragments de dialogue évocateurs. «Vous savez, dis-je soudain, à ma propre horreur, vous êtes une drôle de personne de l'avoir épousé<sup>40</sup>.»

La «personne» en question était Leslie Nast, une débutante dont Mickey avait fait la connaissance à Chicago. Âgée de vingt-trois ans – comme Mickey –, Leslie avait épousé Condé Montrose Nast, son aîné de plus de trente ans, et l'éditeur de *Vanity Fair*, principal rival du *New Yorker* en plein essor. Le côté «drôle» de l'affaire était une allusion à l'homosexualité de Leslie\*. «Lovely Lady» fut le premier d'une série de presque

---

\* Ou, comme Gore Vidal, jamais avare de vacheries, l'écrivait: «Leslie était une fille de Bilitis, le culte le plus secret des États-Unis de l'époque.» Il livra

deux cents nouvelles, poèmes, petits textes informels et articles que Mickey publierait dans le *New Yorker* au fil des soixante années à venir.

La causticité de Mickey enchantait Harold Ross. Le rédacteur en chef coiffé en brosse du *New Yorker* invita Mickey dans son bureau pour la féliciter de ses débuts littéraires. « Vous pouvez vous montrer plus rosse que tous les auteurs que je connais, à l'exception peut-être de Rebecca West. Continuez comme ça<sup>41</sup> ! »

Mickey aimait se faire remarquer – un autre trait qui lui venait sans doute de sa rivalité avec ses sœurs pour attirer l'attention dans le salon de Fountain Avenue. Aux soirées de Manhattan, elle faisait toujours sensation quand elle arrivait avec Punk, un capucin à tête noire, perché sur son épaule. Elle trouva un terrain d'entente avec d'autres beaux esprits de la Table Ronde de l'hôtel Algonquin, où elle noua une amitié avec Dorothy Parker, scellée dans les toilettes pour dames au milieu de l'alcool et des larmes<sup>42</sup>.

Un projet de livre exploitant pleinement ses talents attirait l'intérêt d'éditeurs. Sa sœur Helen, venue à New York travailler comme éditrice de mots croisés pour le *Herald Tribune*, avait épousé Herbert Asbury, un journaliste qui écrivit plus tard *The Barbary Coast* et *The Gangs of New York*, des best-sellers racontant des crimes réels sous forme romancée. Quand Asbury entendit Mickey improviser sur les problèmes qu'elle rencontrait avec les garçons, il lui suggéra, au lieu de se plaindre, de mettre tout cela par écrit. Ainsi naquit son premier livre, *Seductio ad Absurbum: The Principles and Practices of Seduction – A Beginner's Handbook* (« Principes et pratiques de la séduction – Manuel du débutant »).

Bien qu'elle n'eût que vingt-cinq ans au moment de sa publication, Mickey était une vieille routière des jeux de l'amour. Elle confierait plus tard à son biographe avoir perdu sa virginité à dix-neuf ans avec un doux professeur de géologie de Madison, poète à ses heures<sup>43</sup>. À vingt-cinq ans, Mickey avait perdu toute trace de ses rondeurs enfantines et s'était épanouie en une femme voluptueuse, à l'étrange style androgyne.

---

aussi le détail croustillant selon laquelle elle avait des ongles prodigieusement longs et pointus. Voir Gore Vidal, *The Last Empire, Essays 1992-2000*, p. 209.

Ayant accédé à l'âge adulte au cours de la protorévolution sexuelle de la garçonne à jupe courte, fumeuse de cigarettes et buveuse d'absinthe, elle était fort bien informée de tout ce qui concernait le sexe et n'avait pas peur de flirter. Les hommes la trouvaient fascinante et provocante.

*Seductio ad Absurbum*, qui prenait la forme d'une série d'études de cas prétendument scientifiques, était un petit volume – destiné au genre de public citadin qui ferait plus tard le succès de *Sex and the Single Girl* et de *The Rules* –, mais son auteur ne manquait manifestement ni d'esprit ni de talent. Bien que les critiques masculins (à l'exception de Carl Sandburg, qu'elle avait connu à Chicago) l'aient jugé insignifiant, ce livre se vendit bien. À l'occasion de sa deuxième réimpression, Mickey prit plaisir à jouer les provocatrices lors de sa tournée de promotion. Dans le cadre d'un débat organisé avec l'auteur et essayiste Floyd Dell, elle se fit l'avocate d'une vie amoureuse fougueuse et d'identités sexuelles hors normes. « Je ne veux pas dire qu'il ne devrait pas y avoir de relations entre les différents sexes, affirma-t-elle dans ce qui aurait pu être une devise de sa vie amoureuse à venir, mais qu'il peut y avoir des relations diverses et variées. »

Elle avait cependant mal choisi son moment pour se lancer dans une carrière littéraire. *Seductio* fut mis en vente le 1<sup>er</sup> avril 1930, alors que les premiers mois de la Grande Dépression éteignaient les ultimes braises de la frivolité de l'Ère du Jazz. Mickey, qui avouerait plus tard n'avoir pas vraiment pris note du krach boursier, aperçut tout de même « de longs serpentins d'hommes attendant patiemment » devant la soupe populaire installée au pied de son minuscule appartement de Greenwich Village<sup>44</sup>. Elle remarqua aussi que des foules se rassemblaient au crépuscule sous les ponts ornementaux de Central Park pour pouvoir réserver un coin au sec où poser leur couverture avant la nuit. Le *New Yorker*, qui avait en réserve un vaste stock d'articles pour parer à toute éventualité, avait temporairement cessé de lui acheter des textes. Pour la première fois de sa vie, Mickey, produit d'une famille de la bourgeoisie où des domestiques se chargeaient de la cuisine et du ménage, constata qu'elle allait souvent se coucher le ventre creux. Et il lui arrivait de lutter contre le désespoir. Après avoir frôlé la mort en absorbant un flacon de somnifères<sup>45</sup>, elle envisagea

de suivre le conseil d'un ami prêt à lui offrir une séance de thérapie avec un « aliéniste ».

Elle préféra finalement le voyage à la psychanalyse. Avec sa camarade de fac, Dorothy, elle avait conçu jadis le projet d'aller nager dans le lac Kivu en Afrique de l'Est. Elle avait ensuite fait la connaissance d'un anthropologue de Boston, Patrick Putnam, qui l'avait invitée à venir lui rendre visite au Congo belge. La perspective d'un long voyage en Afrique était plus tentante que la pauvreté et la mélancolie qui ne manqueraient pas de l'accabler à Manhattan. Mickey regagna Londres et, le jour de Noël 1930, elle embarqua pour le port congolais de Boma, *via* Bordeaux et Dakar, dans la cabine de troisième classe d'un cargo français<sup>46</sup>.

Mickey allait rester deux ans en Afrique. Elle mettrait ce temps à profit pour aider Putnam à panser des plaies dans une antenne de la Croix-Rouge, adopterait provisoirement un jeune orphelin pygmée, apprendrait à parler swahili, s'occuperait d'un babouin apprivoisé appelé Angélique, servirait de juge dans une affaire d'adultère d'un village congolais (où elle scandalisa la foule en invitant l'épouse à témoigner), et verrait Al Jolson ébahir le public d'un cinéma de Dar es Salaam en chantant à l'écran dans le premier film parlant, *Le Chanteur de jazz*<sup>47</sup>. Elle finit pourtant par arriver à la conclusion que Putnam était un Kurtz miniature, interprétant sa propre version sordide d'*Au cœur des ténèbres* avec ses maîtresses africaines. Écœurée, elle quitta le village et se lança avec une équipe de porteurs dans une traversée de la jungle qui dura dix-huit jours, réalisant enfin son rêve en atteignant le lac Kivu (qui, télégraphia-t-elle à sa compagne de chambre, était « ennuyeux comme la pluie, malgré les apparences<sup>48</sup> »).

Ses aventures africaines lui fournirent la matière de ses deux livres suivants. *Congo Solo* était un récit de voyage plein de vie, présenté sous forme de journal, dans lequel elle modifia le nom de Putnam et supprima les plus scandaleux des péchés de l'anthropologue. Adoptant un modèle qu'elle reproduirait dans les années à venir, elle rédigea également une version de ce qu'elle avait *réellement* vécu, sous une forme légèrement romancée. *With Naked Foot* racontait l'histoire d'un anthropologue arrogant qui estimait que les forts devaient gouverner les faibles et n'hésitait pas à laisser une de ses trois épouses

indigènes enchaînée par le cou à un arbre pendant une semaine parce qu'il la soupçonnait de le tromper.

Quand Mickey regagna la demeure familiale à Chicago, elle trouva son père à l'article de la mort: son diabète s'était aggravé et la gangrène gagnait ses membres. Mettant à profit les talents d'infirmière acquis au Congo, elle mit fin à ses souffrances par une injection de morphine<sup>49</sup>. (Après la mort de son mari, la mère de Mickey, Hannah, irait s'installer dans le riche village de Winnetka, au bord d'un lac des environs de Chicago, où Rose, la sœur de Mickey, et son frère Mannel élevaient leurs familles.)

De retour à New York, elle découvrit que la Grande Dépression, malgré les espoirs qu'avait fait miroiter la nouvelle présidence de Franklin D. Roosevelt, s'était aggravée. Une femme qu'elle connaissait, «diplômée de l'université», était partie pour le New Jersey où elle travaillait comme cuisinière pour six dollars la semaine<sup>50</sup>. Partageant avec deux amis un minuscule appartement, se nourrissant de café, de pain et de bananes, Mickey trouva une certaine distraction dans une liaison tumultueuse avec un scénariste originaire de New York.

Edwin Mayer, dit «Eddie», qui avait fait carrière à Los Angeles en écrivant des succès cinématographiques aussi populaires – et instantanément oubliés – que *Tonight Is Ours* et *Thirty-Day Princess* (*Princesse par intérim*), avait entrepris une cour agressive après avoir repéré Mickey dans un restaurant de Londres. Leur relation en dents de scie, qui dura deux ans, plongea les amis de la jeune femme dans la perplexité. Eddie était un homme grassouillet, au visage de crapaud et souffrant d'amblyopie, qui avait de surcroît une épouse à Hollywood. Ayant l'alcool mauvais, il était d'une jalousie farouche. («Il m'a fait sauter les incisives du bas parce que j'avais fumé de la marijuana, a raconté Mickey à son biographe. Il était soûl à ce moment-là et je n'avais pas d'arme. Sinon, ça se serait passé autrement<sup>51</sup>.») Quand il était à jeun, il achetait des vêtements de luxe à Mickey et l'invitait à des excursions en dehors de la ville. Ils passèrent leurs meilleures journées en Angleterre, où ils partagèrent quelques mois une maison de location pendant que Mickey étudiait l'anthropologie à Oxford en qualité de chercheuse invitée<sup>52</sup>.

Leur liaison prit fin au début de 1935. Mickey avait rejoint Eddie à Los Angeles en avion. Dans le taxi qu'ils avaient pris à l'aéroport, il lui annonça qu'il se remettait avec sa femme. Impulsivement, elle décida d'essayer de guérir son cœur et son orgueil blessés en se lançant dans une nouvelle aventure – en Extrême-Orient cette fois. (Dans un roman ultérieur, elle laissait entendre que c'était la vision d'un rideau de soie rouge à motif de bambou tissé, aperçu depuis l'arrière d'un taxi, qui avait inspiré le voyage en Extrême-Orient de son personnage principal<sup>53</sup>.) De là, elle avait l'intention de retourner en Afrique. Sa sœur Helen, dont le mariage avec Herbert Asbury allait à vau-l'eau, pensait qu'une croisière en première classe les aiderait à surmonter leur chagrin.

Puisque Mickey était en Californie, suggéra Helen, pourquoi ne pas regagner le Congo en passant par la Chine ?

Quoi que l'on ait pu penser de Mickey – et elle ne se fit pas que des amis, et de loin, au cours de sa longue carrière –, elle était unique en son genre.

Née à Saint-Louis et ayant grandi à Chicago, elle possédait une ouverture d'esprit, un pragmatisme et un respect provincial pour les réalisations de la culture occidentale caractéristiques d'un certain type d'Américains du début du XX<sup>e</sup> siècle. Saint-Louis donnerait naissance à la « mafia du Missouri » : des diplômés de l'école de journalisme de l'université du Missouri qui exerceraient un type de journalisme d'une grande lucidité aux quatre coins du monde (et, avec une passion particulière, en Chine). Quant à Chicago, c'est de cette ville que s'élèveraient des voix comme celle de Saul Bellow, dont les personnages mêlaient les perspectives d'immigrants juifs originaux à l'assurance effrontée d'une génération remuante, qui s'éveillait aux possibilités d'une culture juvénile et prospère.

Mickey pouvait avoir la plume désinvolte, et le plaisir que lui procurait le langage parlé la portait souvent à choisir des formulations faciles, rapidement désuètes. Mais dans ses meilleurs jours, ses écrits conjuguait l'idéalisme et la candeur de l'Augie March de Bellow, le don d'observation et l'énergie indomptable d'un jeune héros de Mark Twain et l'humour blasé des nouvelles de Dorothy Parker.

À trente ans, elle était devenue une globe-trotter intrépide, préférant souvent vivre à la dure dans des situations où des voyageurs littéraires plus respectables seraient descendus dans un grand hôtel. Elle avait déjà trébuché un pistolet à travers tout l'Ouest américain, sillonné l'Afrique de l'Ouest sans baignoire gonflable et mangé de la vache enragée à Paris et à Londres. En un temps où trop d'Américains et d'Européens refusaient de franchir la barrière de la couleur, elle estimait les Afro-Américains, les Congolais et les Indiens d'Amérique et leur parlait comme à des égaux. Fille d'un père athée et extraverti et d'une mère féministe avant l'heure, elle avait été contrainte par son rang de naissance dans une famille nombreuse de s'affirmer comme une observatrice et une chroniqueuse perspicace. Dotée d'audace, de charme et de curiosité, assurée de l'amour et du soutien de sa vaste famille, elle savait comme peu d'autres se sentir chez elle partout où elle allait.

Il est difficile d'imaginer témoin plus approprié qu'Emily «Mickey» Hahn du monde vibrant d'une folle intensité qu'était la Shanghai des années 1930. Produit de chocs culturels – et déjà habituée à les négocier –, elle était sur le point de mettre les pieds dans une métropole où les idéologies qui façonneraient le <sup>xx</sup>e siècle n'allaient pas tarder à faire trembler le monde.

Le 5 mars 1935, sur le pont du *Chichibu Maru*, un navire à moteur de la Nippon Yusen Kabushiki Orient Line, Mickey regardait reculer la ligne d'horizon de San Francisco tandis que la vapeur de l'unique cheminée du bateau se mêlait au brouillard sous le Golden Gate Bridge<sup>54</sup>. Une ou deux semaines en Extrême-Orient, pensait-elle, suffiraient à lui purger l'esprit d'Eddie, avant qu'elle ne se lance dans le vrai voyage qui l'attendait en Afrique.

Elle allait passer en Chine les huit années à venir.